

ARCHI'CLASSE N° 44
OCTOBRE 2022

MAMÈS FAURE-BRAC
SOUVENIRS DE LA GRANDE
GUERRE 1914-1918

ARCHIVES
DÉPARTEMENTALES



ALPES DE HAUTE
PROVENCE
LE DÉPARTEMENT

A mes enfants bien-aimés
Souvenirs
de la Grande guerre
1914-1918

1929

SOMMAIRE

PRÉSENTATION / P.4

MAMÈS FAURE-BRAC, INSTITUTEUR ET CAPITAINE D'ARTILLERIE / P.7

UNE ARME : L'ARTILLERIE LOURDE / P.14

VIVRE ET SURVIVRE AU COMBAT / P.26

TÉMOIGNER / P.35

LE PETIT MUSÉE DE MAMÈS FAURE-BRAC / P.47

TRANSCRIPTION CARNETS / P.55



Au printemps 2021, Isabelle Teruel propose de faire don aux Archives départementales d'un fonds d'objets relatifs à la première guerre mondiale et dont elle a hérité de son grand-père, Mamès Faure-Brac.

Lors de son dépôt, elle prête également à nos services, afin qu'il soit numérisé et conservé, un carnet à l'épaisse couverture cartonnée et étiqueté à la manière d'un cahier d'écolier : « A mes enfants bien-aimés – Souvenirs de la Grande guerre 1914-1918 - 1929 ».

Né le 21 juillet 1894 à Cervières dans les Hautes-Alpes, Mamès Faure-Brac est élève-instituteur à l'école normale de Gap lorsque survient la déclaration de guerre. Ayant fait son service militaire dans l'artillerie, il est incorporé le 5 septembre 1914, fait campagne à l'intérieur jusqu'en mai 1915 avant d'être envoyé au combat. Il est versé dans l'« artillerie lourde auto » [automotrice], cette arme n'étant affectée ni à une division ni à un corps d'armée : « elle est sous la dépendance directe du grand quartier qui les distribue sur le front selon les nécessités du moment. C'est ce qui explique que j'ai fait à peu près tout le front et que j'ai assisté à presque toutes les batailles célèbres ». Il combat donc en Champagne en 1915 et 1916, dans la Somme en 1916, dans l'Aisne en 1917... avant d'être victime de l'ypérite en août 1918. Il termine le conflit à l'intérieur, détaché à l'École militaire de Fontainebleau.

Démobilisé en 1919, Mamès Faure-Brac prend son premier poste d'instituteur à Saint-Julien-en-Champsaur, où il fait la connaissance de celle qui deviendra son épouse, puis le couple d'instituteurs est nommé à Pelleautier. Mamès Faure-Brac finit sa carrière comme directeur de l'école annexe de l'école normale de Gap. Le couple a eu deux enfants. C'est à sa fille Marguerite que Mamès Faure-Brac confie ses carnets avant son décès en novembre 1979.

C'est en 1929 que Mamès Faure-Brac couche ses souvenirs sur le papier, alors qu'il vit à Pelleautier. Selon la typologie des écrits de poilus, il s'agit d'un témoignage recomposé. Contrairement à la correspondance des soldats (destinée à leurs proches, pour donner et recevoir des nouvelles), ou encore des journaux ou carnets rédigés dans l'instant, des mémoires comme ceux de Mamès Faure-Brac sont écrits pour « donner à lire »¹, avec la volonté de transmettre l'expérience. Son auteur en avait les qualités d'expression écrite : il sait décrire, et mettre un nom sur les faits et ses sentiments. La difficulté de ce type de document tient toutefois au temps écoulé entre les faits relatés et le moment où ils sont couchés sur le papier.

Beaucoup de ces écrits n'ont pas été rédigés de mémoire, « Bon nombre d'entre eux recyclent des notes prises durant la guerre : carnets de guerre, notes éparées, et même fragments de correspondances constituent les matériaux de base de nombreux témoignages recomposés »². Ce ne semble pas être le cas de Mamès Faure-Brac puisqu'il explique qu'il avait tenté de prendre des notes au jour le jour durant la guerre mais qu'il avait rapidement abandonné. Il écrit en forme de conclusion : « Mon carnet de route est reconstitué. Certes il contient de graves et nombreuses lacunes. Les unes ont pour cause des défaillances de ma mémoire ; les autres sont volontaires. J'ai omis consciemment de signaler certaines positions de batterie où rien de saillant ne s'est produit, et ces positions non mentionnées sont nombreuses. ».

La copie des carnets de Mamès Faure-Brac a été versée dans le fonds des archives privées (série J) des Archives départementales, sous la cote 1 J 615. La qualité de cet écrit en fait un document précieux et assez inédit pour les Archives départementales 04. Son conservateur l'écrit dans le *Guide des sources de la Grande guerre* : « La série J est assez pauvre en ce qui concerne la conservation d'archives privées relatives à la première guerre mondiale. Hormis le fonds Richaud³ [...], les autres fonds sont réduits à quelques pièces. »⁴

Mamès Faure-Brac décrit avec force la violence des combats, l'inhumanité des conditions de vie, comme d'autres l'ont fait avant lui. Mais il offre également une description d'une grande précision de cette arme qu'il a servie pendant toutes ses années de combat : l'artillerie. Mais ces écrits recèlent aussi une réflexion philosophique sur le conflit qu'il a vécu et la notion de guerre en général. Sa femme écrit en exergue de son carnet « Ceci est un recueil de bonne foi ». Ce qu'il exprime de son horreur de la violence, de la haine qu'il a développée à l'encontre de toute forme de guerre, de son pacifisme au fond, sont les fruits de son « expérience, de la réflexion qui [l'] ont amené à une plus juste connaissance de la réalité »⁵.

¹ CAZALES Rémy et ROUSSEAU Frédéric, *14-18, le cri d'une génération*, Éditions Privat, Collection « Entre légendes et histoire », 2003, p. 45

² CAZALES Rémy et ROUSSEAU Frédéric, *14-18, le cri d'une génération*, Éditions Privat, Collection « Entre légendes et histoire », 2003, p. 45

³ Le fonds Augustin Richaud (1 J 406) contient la correspondance que ce soldat a entretenue avec son épouse de 1915 à sa mort en 1917

⁴ Jean-Christophe LABADIE, *Guide des sources de la Grande Guerre, 1914-1918*, p. 132, mars 2016

⁵ AD AHP, 1 J 615, page 62

Pelleautier le 7 juillet 1929

Pendant la grande tourmente nombreux sont les combattants qui tenaient le journal de leur existence au front. En 1915, j'en avais, j'ai essayé de noter à l'époque par les événements dans j'ai tenu. Ma tentative n'a pas été menée à bonne fin. Peut-être même n'a-t-elle duré que quelques jours. Je regrette de n'avoir pas été plus journalier.

Ce que je tente aujourd'hui est une reconstitution de mon « carnet de route ». J'ai fait par la prétention de retracer tous les événements auxquels j'ai participé de 1914 à 1919. Certains, magnifiques, sont tombés dans l'oubli. Mais il en est que je ne puis oublier ; je les revivrai aujourd'hui comme au jour où ils se sont déroulés. Ce sont ceux que je veux noter. J'aurais moi-même écrits ne suffiraient à une version d'authenticité.

Ce recueil de souvenirs est rédigé sans prétention aucune ; je jette sur le papier tout ce qui traverse mon esprit. Les ratées, les incorrections, les répétitions de mes manuscrits pas dans un travail ; leur existence se justifie sans peine.

Je lègue ce recueil à ma fillette Marguerite ; j'ai demandé de le conserver précieusement ; et lui montrera que son père a accompli son devoir pendant la catastrophe qui dévasta dans la nuit le feu à l'Europe, et il lui apprendra à connaître à quoi la guerre comme la maudite et la haine.

Année scolaire 1912-1913
Les trois promotions.

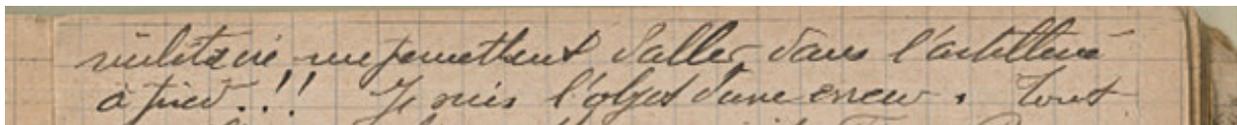


REPRODUCTION INTERDITE
dans tous formats et par n'importe quel procédé
LES CLICHÉS, propriété de l'Photographe, SONT CONSERVÉS

F. PACALET, Phot.
6, Rue Servient, LYON

Mamès Faure-Brac, instituteur et capitaine d'artillerie

Au début du mois d'août 1914, le jeune élève-instituteur attend avec anxiété la suite des événements. Comment apprend-t-on la déclaration de guerre en 1914 ? Pour Faure-Brac, c'est par le télégraphiste militaire du bureau de poste et les affiches placardées par le garde-champêtre de Cervières. Il s'inquiète de l'attitude à venir de l'Italie, la frontière est proche et le pays est allié de l'Allemagne. Il doit attendre la fin du mois pour connaître son sort, qui d'ailleurs le stupéfie puisqu'il apprend qu'il est incorporé dans l'infanterie alors qu'il détient le brevet d'aptitude militaire pour l'artillerie : Faure-Brac est victime d'une homonymie et l'erreur sera corrigée. On peut comprendre sa réaction : l'artillerie est une arme technique, qui nécessite des calculs en arrière de l'infanterie. De fait, les hommes de l'artillerie (même simples soldats) sont dotés d'un niveau intellectuel plus élevé que la moyenne de ceux qui sont versés dans l'infanterie. Sa fiche de registre matricule indique ainsi un niveau d'instruction « 4 » : ce qui correspond au brevet de l'enseignement primaire.



Le registre matricule est ouvert pour chaque conscrit au moment de son recensement pour le service militaire, et cette source permet de connaître son parcours dans l'armée. Mamès Faure-Brac est finalement incorporé au 3^{ème} régiment d'artillerie à pied de Briançon le 5 septembre 1914. Cette arme plus légère accompagne les troupes au plus près. Il intègre l'artillerie lourde un an plus tard, celle-ci est placée à l'arrière des troupes avec des calibres supérieurs. Il monte en grade très rapidement : il est brigadier en novembre 1914, maréchal des logis en mars 1915, sous-lieutenant en février 1917, soit ses compétences furent reconnues*, soit l'armée eut un besoin urgent d'officiers. Il est promu lieutenant en 1918 et finit son temps militaire comme capitaine de réserve à partir de 1932.

* Voir la partie : « Une arme : l'artillerie lourde »

La mobilisation, août 1914.

En juillet 1914 j'étais élève de 3^e année à l'École normale de Gap. Vers la fin du mois, sous la conduite de notre directeur, M. Bessey, de Ley surveillant, M. Pons, nous nous rendîmes à Lyon pour assister à l'exposition. Les journaux, que nous lisions fidèlement nous informaient de graves événements qui se passaient, presque tous concernant une affirmation de commode. Quant à nous nous nous inquiétions guère des Tweets alarmants qui nous répandaient. Allons ne voit-on pas tout est rose ? Mon père a-t-il pas répété que la guerre ne saurait éclater au 20^e août ?

Et pourtant dans le courant de cette même année 1914, un événement de Gap, dans une conférence qu'il nous fit dans la salle de l'École de l'École ne nous a-t-il pas lancé cette phrase prophétique que je n'ai jamais oubliée : « Le vase est plein, il faut qu'il débouche ou rien ne suffira à le faire débousser ».

Vote excursion à Lyon terminée nous rentrâmes chez nous. J'arrivai à Cernières où une de mes sœurs me reçut en pleurant. « Tu ne sais donc pas, me dit-elle, que la guerre va se déclarer. » Je suis de tout ignare ; je la taquina même avec ses craintes exagérées mais je ne puis la convaincre. Sa sœur mammy, votre cœur de mère pleurait bien qu'il allait saigner !

Vous n'êtes pas rassuré, car vous sachiez que votre unique fils avait été reconnu à Lyon pour « Cernières » quelques mois plus tôt ; vous pourriez avoir de sérieuses inquiétudes vous qui avez connu les horreurs du siège de Paris et de la Commune en 1870 ! Mon père, plus calme, plus résigné, se tait. Vétérain de 1870 il m'a dit à combats ma mère, mais sa vie s'éteignit et je suis bien fixé sur ce qu'il pense et sent.

Y a-t-il en effet pour quoi se lamenter ?

dans la terre de la cave-

Dans la nuit le 15^e d'infanterie
s'installe à Lerrines; des patrouilles sont
placées à la frontière; les sentinelles postées
dans le village arrêtent les passants. Je
cours encore dans le village le soir même
de cette arrivée de la troupe. Les soldats fatigués
s'arrêtent sur la route; pas un ne parle.
Des ordres heurts; les faisceaux sont formés;
J'entends encore distinctement le bruit
qui accompagne leur formation.

Que vais-je devenir? J'attends ma
convocation chaque jour. Avec Jean Brémont,
estropié, nous dévions les prisonniers et les
affrétés qui détaillent longuement nos
infinies misères tandis qu'elles sont muettes
sur nos défaites. Que de canards sont lancés
au vent d'émotions!!

L'Italie fait connaître son attitude. Nous
sommes à demi romains; le 15^e quitte la
frontière quelques jours après son arrivée et
est remplacé par le 112^e territorial.

La fin août arrive; je suis toujours civil.
Je surpris d'être encore avec les miens. Un soir,
Brémont m'appelle; nous allons chez M^{lle} Odde
pour discuter un peu sur les événements
saisissants. Je le rassure, lui dis
q. q. articles qu'on a surpris, je lui dis le
gouvernement français a décidé d'appeler la
clémence à laquelle j'appartiens. Cette
nouvelle ne me surprend ni ne me trouble.
Je la communique à mes parents qui se retiennent
à fleur.

Q. q. jours après, à midi, le facteur me remet
mon ordre d'appel; il ne fait référence « à mes
mésaventures et à mes «détails» (je n'oublierai
jamais cette formule apposée avec un tampon)
le 15^e d'infanterie!!! Votre étonnement
est grand. Comment! Je suis versé dans
l'infanterie alors que j'ai le bras droit!

Faure - Brac

Prénoms : *Théodore, François, Victor* Surnoms :

Numéro matricule du recrutement : **857**
 Classe de mobilisation : **1912 R10**

ÉTAT CIVIL

Né le **21 juillet 1894** à **Caniérol**, canton de **Priongnon**, département de **Haute-Alpes**, résidant à **Canis**, canton de **dit**, département de **dit**.

Profession de **instituteur** et de **collège d'enseignement domiciliaire**.

Marié à **Nombre d'enfants : 1+1**

SIGNALEMENT

Cheveux **noirs** Yeux **noirs**
 Front **large** Nez **droit**
 Visage **plein** Renseignements physiologiques complémentaires :

Taille : **1 mètre 66** centimètres.
 Taille redressée : **1 mètre** centimètres.
 Marques particulières :

DÉCISION DU CONSEIL DE REVISION ET MOTIFS.

Inscrit sous le n° **43** de la liste du canton de **Priongnon**
 Classé dans la **1^{re}** partie de la liste en **1914**.

FICHE CRÉÉE LE 22 JUILLET 1957

Degré d'instruction : **4**

| CORPS D'AFFECTATION | NUMÉROS | |
|---------------------|-------------------------------|-------------------------------|
| | NO D'INSTRUMENT SPÉCIAL | MATRICULE DE SA RÉSERVE |

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES.

Incorporé à compter du **5 septembre 1914**. Arrivé au camp le dit jour
 Brigadier le **15 novembre 1914** incorporé au légion le **25 mars 1915**. Classé
 au **10^e Rég^t d'artillerie à pied** au **3^e Rég^t d'artillerie à pied** le **21 septembre 1915**. Nommé **Adjudant** le **3 février 1917**. Passé au **26^e Rég^t de p^o**
 par le **R.A. de 2^e Rég^t d'artillerie à pied** le **11 mai 1917**.
 Promu au **26^e Rég^t d'artillerie à pied** le **10 mai 1917**.
 Promu au grade de **Sous-Lieutenant** le **28 mai 1917**.
 Promu au grade de **Lieutenant** le **16 mai 1919** pour
 services rendus au **26^e Rég^t d'artillerie à pied** affecté au commandement
 de la **1^{re} B.C. du 26^e Rég^t d'artillerie à pied** le **15 mai 1919** affecté
 comme **Officier de réserve** au **26^e Rég^t d'artillerie à pied** le **15 mai 1919** en
 vertu de son inscription par le **2^e Rég^t d'artillerie à pied** le **21 septembre 1919**.
 Affecté au **26^e Rég^t d'artillerie à pied** le **21 septembre 1919**.
 Maintenu dans le Cadre avec Pension Temp^o de **20 pour 100** par la Commission de
 Réforme de Grenoble du **3 juillet 1930** pour **1^{er} troubles digestifs, 2^e conjonctivite
 chronique bilatérale, 3^e Prostatite** maintenue dans le Cadre avec Pension
 Temp^o de **20 pour 100** par la C^o de Réforme de Lyon du **31 janvier 1933** pour **1^{er} troubles
 digestifs, 2^e troubles urinaires, 3^e troubles psychasténiques** et **4^e troubles
 nerveux bilatéraux** - Affecté au Cadre de Mobilisation au **21^e Rég^t d'artillerie à pied**
 du **20 avril 1931** - Proposé Maintenu dans le Cadre avec Pension Temp^o
 de **35 pour 100** par la C^o de Réforme de Lyon du **10 mai 1932** pour **1^{er}
 troubles digestifs, 2^e troubles urinaires, 3^e troubles psychasténiques, 4^e
 troubles nerveux bilatéraux** - Promu **Capitaine de réserve** par **L. P. du
 15 juin 1932** (rang du **21 juin 1932** - **L. P. du 25 juin 1932**) - Proposé mainte-
 nu dans le Cadre avec Pension Temp^o de **35 pour 100** pour **1^{er} troubles
 digestifs, 2^e troubles urinaires, 3^e troubles psychasténiques, 4^e troubles
 nerveux bilatéraux** - Décision de la Commission de Réforme de Grenoble du
12 août 1934 - Pension temporaire de **35 pour 100** - soumise par Arrêté
 Ministériel du **13 décembre 1934** valable du **3 juillet 1934** au **1^{er} juillet 1935**
 suite au rapport de la C^o de Réforme de Grenoble du **12 août 1934** -
 Proposé maintenu dans le Cadre avec Pension Temp^o de **35 pour 100**
 par la Commission de Réforme de Grenoble du **26 mars 1936** pour **1^{er}
 troubles digestifs, 2^e conjonctivite chronique, 3^e syndrome psychasténique**
 Pension temporaire de **35 pour 100** soumise par Arrêté Ministériel du
26 décembre 1936 valable du **5 juillet 1936** au **1^{er} juillet 1937** suite
 aux rapports de la C^o de Réforme de Grenoble du **26 mars 1936** -
 Proposé maintenu dans le Cadre avec Pension Temp^o de **35 pour 100** par
 la C^o de Réforme de Lyon du **30 novembre 1938** pour **1^{er} troubles digestifs, 2^e troubles
 urinaires, 3^e troubles psychasténiques, 4^e troubles nerveux bilatéraux**
 soumise à l'Etat - Pension Définitive de **55 pour 100** soumise
 par Arrêté du **16 décembre 1938** valable du **26 mars 1936**
 suite aux rapports de la C^o de Réforme de Grenoble du **26 mars 1936**
 et au jugement du Tribunal de Pension de **H. Affes** du
16 mai 1938 - Par Décision Ministérielle du **31 août 1939** n° **10197**
 ou peut constater que la pension de **55 pour 100** soumise par Arrêté
 du **16 décembre 1938**

| CORPS D'AFFECTATION | NUMÉROS | |
|------------------------------------------------------|-------------------------------|-------------------------------|
| | NO D'INSTRUMENT SPÉCIAL | MATRICULE DE SA RÉSERVE |
| Armée active | | |
| 11 ^e Rég ^t d'artillerie à pied | | 4885 |
| 10 ^e Rég ^t d'artillerie à pied | | 7086 |
| 3 ^e Rég ^t d'artillerie à pied | G. 2 | 6779 |
| 26 ^e R.A. à p. | | |
| 26 ^e R.A. à p. | | |
| 26 ^e R.A. à p. | | |
| 26 ^e R.A. à p. | | |
| 26 ^e R.A. à p. | | |
| 26 ^e R.A. à p. | | |
| C.M. Rés ^o n° 214 | | |
| Disponibilité générale de l'armée active | | |
| Armée territoriale et sa réserve | | |

LOCALITÉS SUCCESSIVES - RANGS
 PAR DÉCRET DE LA COMMISSION DE GRENOBLE OU DE LYON

| Date | Commission | Localité - Motif de l'ajustement | D'admission ou de classement |
|--------------|--------------------------------|----------------------------------|---------------------------------|
| 3 Mars 1930 | Grenoble | Gap | R |
| 14 Mars 1930 | S. Bonnet | Gap | R |
| 27 Mars 1931 | Bellac (184) | Gap | R |
| 27 Mars 1932 | Exp. école normale inst. de | | |

| ÉPOQUE à laquelle l'ancien état pensionné a été | | | DATE de la liquidation de l'ancien état |
|-------------------------------------------------|----------------------|-----------------------------|-----------------------------------------|
| la durée de service actif | le temps territorial | la période de l'ancien état | |
| | | | |

Ne remplir ce tableau que pour les hommes dont les services ont été d'un caractère spécial (médaille, médaille, etc.)

Paris et Longjumeau - Imprimerie et Librairie militaire Henri Cassin - 8, Rue de Valenciennes - B. 105 (181) - 1937

Une arme : l'artillerie lourde

Mamès Faure-Brac a une grande maîtrise de l'arme pour laquelle il a été formé. Après avoir passé un an dans l'artillerie à pied, il est affecté dans l'artillerie lourde. Il en explique de manière détaillée le fonctionnement et les objectifs. Toutefois, s'il en est un spécialiste, il n'éprouve pas d'admiration pour elle : la précision dont il fait preuve l'amène le plus souvent à montrer l'aspect meurtrier de l'artillerie* ainsi que la pénibilité des manœuvres qui lui sont associées.

L'artillerie va progressivement jouer un rôle de premier plan dans les combats de la Grande Guerre, alors que le front se stabilise dès 1914 et que la guerre de mouvement fait place à celle des tranchées. D'abord en appui de l'infanterie, elle voit ses effectifs** et sa puissance de feu augmenter, avec des canons au calibre de plus en plus important.

Faure-Brac vit son « baptême du feu » en septembre 1915 en Champagne, c'est la première fois qu'il est confronté au bruit, si effrayant, des canons. La mise en place des pièces, sur un terrain rendu meuble par un temps pluvieux, est difficile. Quand il est à Verdun en 1917, c'est le rocher, et non plus la craie de Champagne, qui est difficile à entamer. Les armes se sont alors modernisées, les « vieux 220 », ont été remplacés par des canons de 220 mm à tir rapide, plus faciles à manier. Son unité utilise alors un système de rails placé en arrière de la culasse, qui rend la manipulation moins éprouvante. C'est Mamès Faure-Brac lui-même qui est à l'origine de cette innovation qui porte son nom. Il est félicité pour cette invention, même s'il rappelle que, dix ans après la fin de la guerre, tous les 220 sortis des usines Schneider seront munis de cet appareil, mais que plus personne ne se souviendra du nom de son inventeur...

* *L'artillerie est à l'origine, avec les explosifs, de près de 70 % des décès et des blessures au cours de la Grande Guerre (La Grande Guerre 14-15 et le tocsin sonna... Petit Journal de l'exposition des Archives départementales 2014-2015, p. 29)*

** *16 % au début de la guerre pour passer à 26 % en 1918 (La Grande Guerre 14-15 et le tocsin sonna... Petit Journal de l'exposition des Archives départementales 2014-2015, p. 29)*

Explication de quelques termes et expressions :

B^{ie} Abréviation de Batterie
Groupe Ensemble de 2 B^{ies} commandées par un Commandant. Plusieurs groupes forment un régiment commandé par un Colonel. Y appelle B^{ie} pour la B^{ie} qui fait groupe avec la nôtre.

Artillerie Lourde auto. Elle est constituée par de gros canons, montés soyeant sur roues couvertes, comme les 220 à tât respide dont je parle, et tirés par des tracteurs automobiles. Tout le personnel est transporté dans des camions ou des tracteurs. Le ravitaillement en otus, poudre, vires se fait par camions. Les officiers disposent de voitures légères (2 pour B^{ie}, une pour le Capitaine, une pour les 2 autres officiers).

Cette artillerie n'est pas affectée à une division ni à un corps d'armée. Elle est sous la dépendance directe du grand Quartier qui la distribue sur le front selon les nécessités du moment. C'est ce qui explique que j'ai fait à peu près tout le front et que j'ai aimé à peu près toutes les attaques célèbres.

Armements: Ensemble des outils qui accompagnent un canon.

Armer la B^{ie}, Mettre en position: c'est placer les canons dans l'emplacement désigné par le Commandement.

Opérate - gaz venant lancé par le Allumeur.

Caisse d'armements; caisse contenant les appareils nécessaires à un canon et q. q. pièces de rechange.

Éclatés: Enfilament, à l'arrière on voit les camions, les tracteurs, le ravitaillement et no pièce etc.

In Champagne, de septembre 1915 à Juin 1916.
 Le Capote du feu. La nuit venue nous prenons
 place dans nos tranchées respectives et nous nous diri-
 geons vers la ligne de feu. Le bûchet est monotone.
 Nos positions sont à 10 ou 12 km à l'ouest d'Arras; Le
 terrain est le campagnon; la route passe par les
 villages; les villages sont dévastés. Le terrain est
 plat. Un ordre est donné selon les positions.
 Nous sommes donc dans la zone d'attente. Notre
 position nous l'imposait. Deux semaines
 de l'attente nous entraînent la section à passer
 une batterie en action. C'est la 1^{re} fois que je
 suis à l'origine d'un canon qui a été le plus
 le plus. C'est ce que l'on appelle les « départs » ou « démarrages ». Il y a
 mais chacun d'eux me fait sentir. Quelques
 fois on voit étinceler les bombes sur le
 sol blanc, plus encore par la lune.

Où sommes nous? Je l'ignore. Un petit ours
 nous protège ou si nous nous cachons à l'ennemi.
 Je vois seulement que nous sommes en Champagne
 et que nous allons participer à une grande bataille
 destinée à faire la fameuse percée d'Ypres.
 Nous tenons l'emplacement qu'on nous a préparé.
 Il y a des tranchées, les tranchées pour
 la batterie, un abri pour le lieutenant. Car
 notre section (2 pièces) occupe une position, tandis
 que l'autre section est ailleurs. Le min en face
 de la pièce n'est pas aisé. Le terrain s'élève;
 l'emplacement est plat et formé de sable. Toute
 lumière est interdite; seul la lune nous éclaire
 tristement. Le commandement nous
 envoie; il faut répéter les ordres; crier les commandements
 secrets. Nous sommes en pleine bataille. La
 préparation et l'attaque de septembre 1915 est com-
 mencée. 23 septembre.

Position du tronc Brest. Soir du Bois Sabot.
A la suite fortement; nos tranchées se prolongent
jusqu'arriver à cette nouvelle position. A Guiffes
nous chargeons nos canons sur des flûtes formées
de saumure. Cette nuit nous venons effectuer la

mise en B^{te} de nos pièces. Un train les amène
sur l'emplacement choisi; la nuit est noire, il
pleut; la manœuvre s'annonce pénible et longue.
Les canons mouillés glissent dans nos doigts enroulés.
Les chevaux sont dans à l'écart; où sont-ils, Paillan?
Pas de lumière; l'ennemi pourrait repérer
notre emplacement. Cette mauvaise pluie ne
cette fois; nos mouvements sont très hâchés et notre
constance extrême. Il faut d'abord placer nos canons
en position de combat, c'est-à-dire les mettre sur leurs
rochers, puis monter le canon dans son alvéole.
Seuls les artilleurs lourds savent ce que de telles
manœuvres, faites la nuit, sous la pluie et parfois
sous les obus représentent de fatigue, de peine et
de couragement. C'est surtout à 3 heures du matin
que l'ouvrage devient pénible. A cette heure, la

Position de Verdun; l'entasse de Helly.

Mais comme à l'égalité d'altitude de Bechemont et de
Douchement. Aucune installation pour nous recevoir.
Je suis détaché avec les hommes pour préparer
l'emplacement des pièces et les abris. Le rayon est
satisfaisant. Ils étaient espérés, parait-il. Mais nous
trouvons plus trace d'arbres. Pas un brin d'herbe.
Le sol a été retourné à quarante reprises. Quelle
installation!

La rivière est toujours par le crani de l'eau paye
vers le rocher, que nos pièces ne peuvent atteindre.
Je m'abouche avec l'officier du génie qui me
fournira quelques sapeurs et une perforatrice
à air comprimé. La mine a raison des rochers.
Nous sommes à l'est de notre position actuelle.

Pour tout abri j'ai l'abri amoncelé d'un sapeur.
Une table de toute largeur l'entoure; un feu de paille
au fond amoncelé sur le sol, quelques planches font
une table. Il manque de tout le reste.
Je suis seul comme officier. Maréchal et Capitaine

Praton sont à l'arrière, près de Landrecoeur.

Maréchal est imposable et pour cause: il a arrosé
à Paris ses gâteaux de sous-habillage; une maladie
vénérienne l'attend. Comme il ne saigne
rien, on peut s'y attendre; il sera même
aller à l'hôpital.

La position est terminée; l'ennemi peut
arriver. La nuit on les installe aisément; ce sera
le seul ennemi qui sera surpris; la mine en 1918 est
commode. On voit donc les mines 220 et 221 à
cette position que j'avais en 1915. Non seulement
les 220 et 221 se placent commodément mais
encore ils tiennent vite, comme l'indique leur nom.

Grâce à un système de rails placé en arrière de la
coulée et que j'ai amoncelé et réutilisé au printemps 1917
quand je me réinstallai, le repêchage
du tir est encore accrue, et la fatigue en est
fortement diminuée. Cet appareil, que notre
Colonel - le Colonel Jolly, a un fonctionnaire porte
un nom; des rapports me font l'acquiescement à un
sujet; le grand quartier fait approuver.

Adopter mon système à chaque trou nouveau
qui sort de l'ennemi. J'ai accompli en 1918 une
pièce et 18 jours à Valenciennes au 14^e d'artillerie.
Les 220 et 221 sont munis de l'appareil de
question, le système mentionné, mais nul
ne connaît plus le nom de son inventeur.

Le secteur est animé; des batteries sont allées jusqu'à
dans le rayon de Helly, dans celui de la Dauce, derrière
la carrière d'Hautromont toutes les pièces se
trouvent. Auguste Tann-Goss, de Cérizy, était
dans son groupe de mon régiment est à Hautromont;
il vient me voir de temps en temps pendant que je
suis seul à la position; j'ai fait un rapport avec moi.

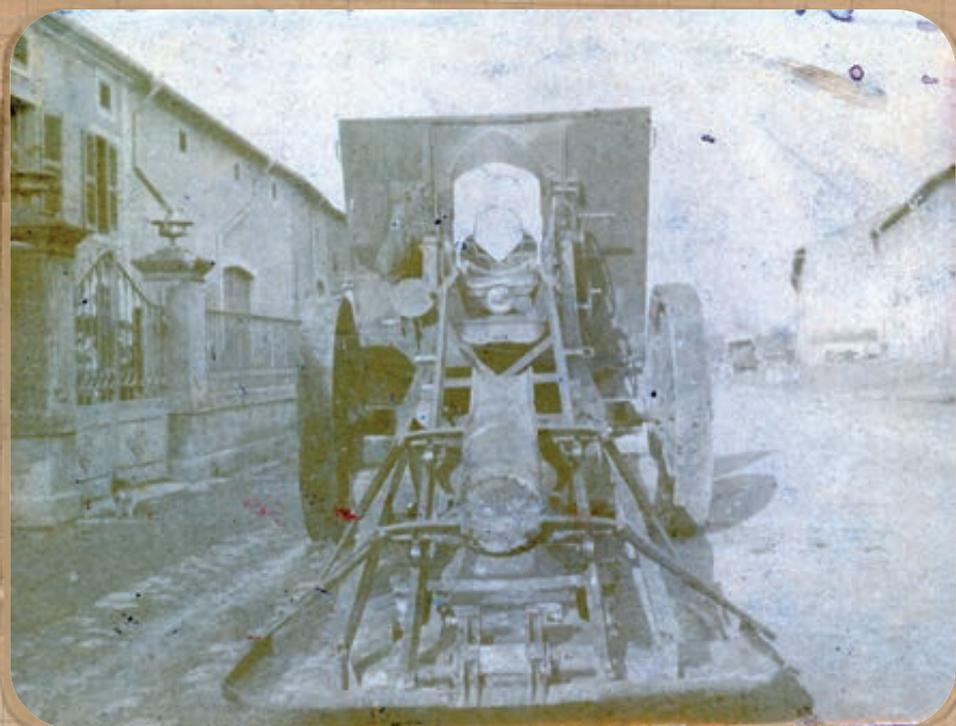
Je suis chargé d'assurer l'observation des tris.
Notre observation est en avant de nous, à 9.9. Ruyve
la Basse du lieu dit; la ferme des Bombettes. De là
nous dominons les lignes ennemies qui sont à quelques
pas de nous. Nous voyons Bechemont, la jonction
d'Ormes etc.



En Campagne 1915 - Au repos après l'attaque.
 Je suis avec les hommes de ma pièce.
 Votre Canon est derrière nous.



Idem. Devant la voiture affect.
 (Le tube est enlevé)



Près de Loul 1917. Mon appareil de
Bourgeois : double la rapidité
du tir et diminue de moitié le nombre
des pourvoyeurs d'obus. Mon appareil a été
adopté pendant la guerre et est devenu
réglementaire après 1918.

Je l'ai construit dans l'Alsace, près de
Beaurevoir en avril 1917 et j'ai
exécuté les 4 premiers exemplaires
en acier avec des rails de voie de 40
Deux mois après, tous les 220-Saboteur
des du front en sont dotés.



Chargement d'un canon de 20 court. *Schmitt* (N° 45.549).

Photo publiée par le Petit Dauphinois du 1^{er} février 1940
(voir, dans ce carnet, l'attestation
que m'a délivrée, sur ma demande
le commandant Chuffet, devenu
depuis colonel, qui commandait mon
groupe (le 2^e du 286^e d'artillerie)
 lors de la fabrication de cet
appareil de chargement.)

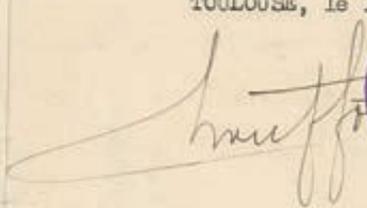
A T T E S T A T I O N .

Le COLONEL C H O U F F O T, commandant le Parc Régional de Réparation et d'Entretien de Matériel de TOULOUSE certifie que, dès le printemps de 1917, les mortiers du 8ème groupe de 220 C.S. du 86e R.A.L. qu'il commandait à cette époque, étaient munis d'un appareil de chargement analogue à celui qui est actuellement en service pour le matériel de 220 C.S.

Ce dispositif avait été conçu et réalisé par le Sous-Lieutenant FAURE BRAC de la 15e Batterie du 86e R.A.L.

Des rapports et des croquis relatifs à cet appareil ont été fournis au cours de 1917 au COMMANDANT du régiment. Le groupe n'a eu connaissance ni de la destination qui leur a été donnée ultérieurement, ni des décisions prises quant à l'adoption du dispositif préconisé.

TOULOUSE, le 17 / 1933.




BLESSURES, CITATIONS,
DÉCORATIONS, ETC.

92.8.18

Brûlure intoscipion et emploi
personnel par hyperite le 22.8.18
citation à l'° n° 16 de la D. I.
° n° 90 du 8 sep. 1917. Jeune officier
courageux a rempli en permanence pendant
tout la préparation de l'attaque et notamment
du 13 au 20 août les fonctions d'officier observateur
Croix de guerre.

Paris le 13 Mars 1929. - Le Ministre de la Guerre
adresse le témoignage de sa satisfaction au Lt. de R.
Faure-Brac du 492^e pour son travail intéressant
relatif à une méthode de réglage par observation
militaire.
"Jeune officier très courageux et très allant. A rempli
en permanence pendant toute la préparation à l'attaque
du 13 au 20 Août, les fonctions d'officier observateur
sous un bombardement parfois violent et malgré des
difficultés matérielles de toute nature. A su régler
par son observation laborieuse des tirs d'une exécution
très délicate et a obtenu de très bonnes destructions".

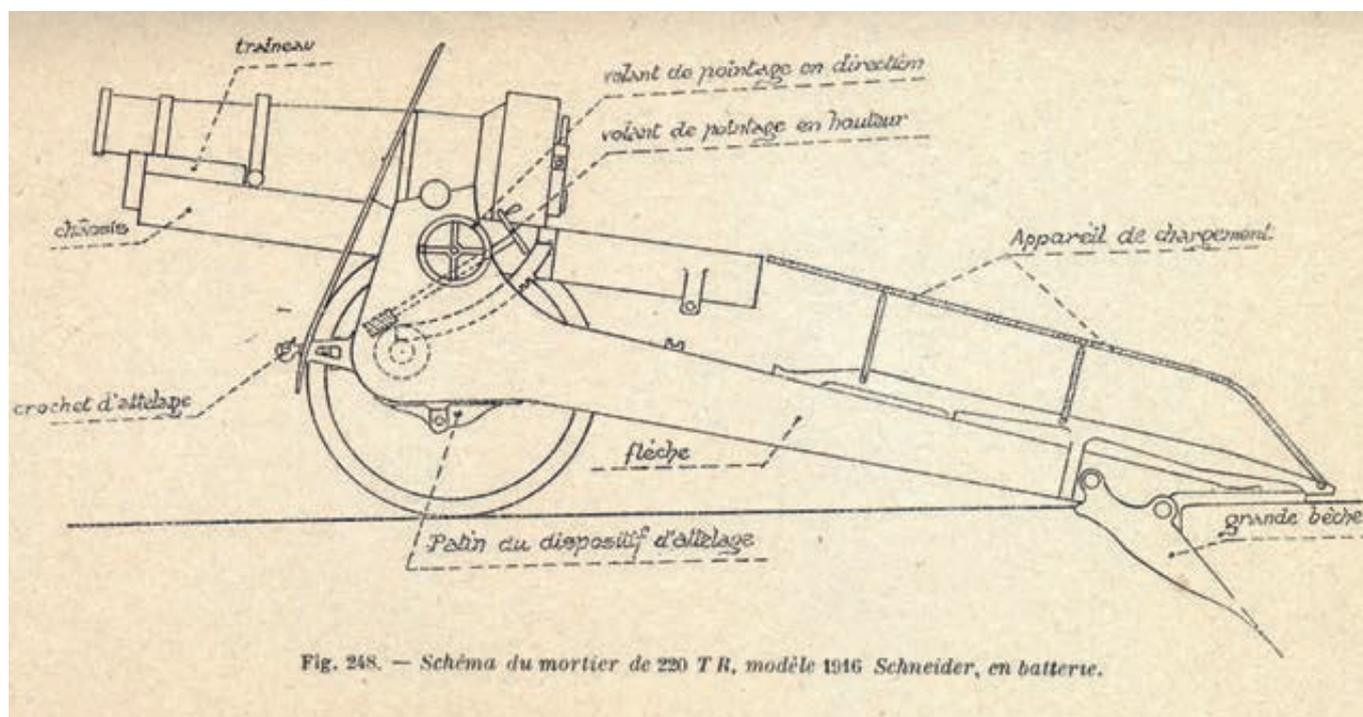


Fig. 248. — Schéma du mortier de 220 TR, modèle 1916 Schneider, en batterie.

Le chargement se fait à l'aide d'un **appareil de chargement**, composé essentiellement par deux rails en fer à T entretoisés, qui se trouvent dans le prolongement des glissières du châssis lorsque l'appareil est posé sur la flèche, le mortier étant à sa position de chargement. Les pourvoyeurs peuvent ainsi amener sans efforts et sans fatigue, le projectile à sa position de chargement, en faisant rouler la **civière de chargement** depuis l'extrémité de la flèche d'affût jusqu'à la tranche de culasse (fig. 248).



UNE SECTION DE DEUX MORTIERS DE 220 TR SCHNEIDER SUR LES ARRIÈRES DU FRONT. IL S'AGIT ICI DE MATÉRIELS MODÈLE 1916, RECONNAISSABLES À LEURS BANDAGES EN CAOUTCHOUC. LES RAILS À L'ARRIÈRE DE LA FLÈCHE SERVENT AU CHARGEMENT. UN DISPOSITIF AMOVIBLE SURÉLEVÉ SERA ADOPTÉ EN 1918 POUR RENDRE MOINS PÉNIBLE LE CHARGEMENT D'OBUS PESANT CHACUN UNE CENTAINE DE KILOS.
(COLL. F. VAUVILLIER. CANONS DE LA VICTOIRE, T. 1, P. 61)



UN MORTIER DE 220 TR MODÈLE 1916 SCHNEIDER EN POSITION DE BATTERIE SUR LES ARRIÈRES IMMÉDIATS D'UN SECTEUR DU FRONT TENU PAR LES AMÉRICAINS, EN 1918. LA PIÈCE EST EN POSITION DE CHARGEMENT, TUBE DANS L'AXE DE LA RAMPE SURÉLEVÉE MODÈLE 1918 QUI AIDE LES SERVANTS À MOUVOIR LES OBUS DE 100 KILOS DONT ON VOIT UN STOCK DÉSORDONNÉ AU PREMIER PLAN.
(COLL. F. VAUVILLIER. CANONS DE LA VICTOIRE, T. 1, P. 45)

La faim, le froid, la peur, le manque de sommeil... le vécu des soldats de la Grande Guerre est connu, grâce aux écrits qu'ils ont laissés. Le témoignage de Mamès Faure-Brac, même officier, même 10 ans après la fin du conflit, ne fait pas exception à la règle.

Son tour arrive en mai 1915, quand il endosse l'uniforme bleu horizon, celui dont les boutons doivent être en métal et non en corozo (ivoire végétal) : ceux qui les portent, dit la rumeur, sont vus comme des francs-tireurs et non comme les soldats d'une armée régulière et risquent d'être fusillés par les Allemands.

Le jeune homme mange mal, vit dans des conditions indignes. L'abri est une obsession récurrente, qu'il faut aménager à chaque déplacement. Mais l'endroit ressemble davantage à un trou glacé qu'à un hébergement correct.

Le voisinage permanent avec la mort et les blessures rendent encore plus prégnante la peur de la mort. Les soldats mangent et dorment près des cadavres. Le bruit de la canonnade est effrayant ; celui du sifflement des bombes, sinistre. La modernisation de la guerre avec l'arrivée des gaz de combat en 1916 est une étape supplémentaire dans l'horreur. Mais il faut « s'armer, s'endurcir ».*

Quelle perspective ? Celle de ce fantassin croisé dans la Somme, ravi d'avoir la « fine blessure », sans gravité mais qui lui permet de souffler quelques temps à l'arrière ?

Finalement, c'est bien une blessure, qui signe prématurément pour Mamès Faure-Brac la fin des combats le 22 août 1918. Mais ce n'est pas celle qu'il pouvait espérer, puisqu'il est gazé à l'ypérite dans l'Aisne. Grièvement brûlé au visage et en particulier à l'œil gauche, il est évacué vers un hôpital de la zone des armées puis à Tours.

* *Champagne , septembre 1915 à juin 1916*

En mai 1918 un ordre demande des hommes
et des quarts ; on s'écrite de prendre d'acier les hommes
Nos tocs est enfin arrivé. Le départ est réglé.
Nous entrons la tenue de guerre. Bien bonjour,
nos galons sont minuscules ; nous nous
amusons que tous nos boutons sont très métalliques
et militaires, les allemands félicitent, dit-on,
comme français. Tous les soldats français de
l'arrière en corrozo. J'ai à faire le temps d'ém.

C'est donc à cette position, située au bord d'un
des Guirlandes, près de la celledu ferme des Vaqueux
que j'ai fait connaissance avec du feu et de la vie
d'un soldat en guerre. Nous mangeons mal ;
les vivres que nous parvenons qu'avec de grands
retards. Nos cuisiniers s'occupent à faire cuire la
viande d'acier q. q. tuer d'obus. Nous prenons nos
repas et fugaux repas près de q. q. morts qu'on
vient d'amener. Quelque nous restons près nous
restons d'acier les petits bombes qui conduisent avec
pièces. C'est que l'ennemi nous avait l'attaque,
qui à 750^m en avant ; il nous d'ennemi ; ses balles
nous parvennent directement ; un de mes collègues et
la main d'armement en conséquence. Il faut donc
être d'acier la terre le plus possible. Pour d'acier
d'acier quelques bombes de près au fond de la
tranchée ; afin de ne pas d'acier de l'ennemi de vol. Au
certain j'ai vu enterrer : la charbonnerie des d'acier
d'acier les parois d'acier de nos tranchées.
Un d'acier de d'acier sur des obus ; q. q. bombes me
s'occupent d'acier. Le voisinage continué de la mort
m'occupent ; pendant toute la durée de l'attaque
des d'acier apportés des d'acier sur notre position
et les y laissent. Il en est qui d'acier sur les
tranchées ont été d'acier sur la tranchée où nous
dormons. Mais quoi ? il faut s'armer, d'acier.

À la recherche d'un abri pour la nuit, l'abri
est le refuge en soldat en guerre. Quel soit
solide ou fragile il représente une si forte et bonne
sécurité. La moindre toile et tente, la plus
petite toile semblent procurer une protection
d'acier, où qu'il dispose de quelques monnaies
le poilu fait sa grotte.

La Somme, de fin juin 1976 à novembre 1976.

Position en avant de Suzanne. Nous sommes dans un petit village aride; nombreuses sont les pièces déjà installées. A notre droite des 270 à plateformes, à notre gauche des 270 sur plateforme en bois, derrière nous en 270, surtout de B et à notre gauche et dans une certaine mesure nous des batteries anglaises. Aucun ahî de pensée; il faut en faire vite au travail. Le point ne se signe pas quand il s'agit de sa sécurité. Si nous menons de front les ahî des hommes, le nôtre est celui des officiers. C'est logique. Mais les ahî ne se font pas en un jour; avant qu'ils soient terminés nous sommes à la belle étoile. Sous des toits et tentes, derrière un bâtiment nous installons un jeu de pièce; vite notre gîte; les pièces sont placées, derrière les 400, nous off. de la B. Nous nous sommes à 50 ou 50^m de la, dans des toits. C'est vite que nous n'avons aucune protection. Le secteur est calme mais les Allemands démontent les préparatifs d'artillerie et toute la nuit et à intervalles réguliers. L'air se forme il arrose la vallée d'obus. Pendant le jour le bombardement n'est pas si fort, en position nous. Mais la nuit il ne faut s'effrayer. L'air qui nous pensons en repos long gagné nous souhaite d'obus d'obus tombent sur nos têtes et vont tomber à 100 ou 20^m de nous. Regardez les signaux que les sifflements d'obus, la nuit, lorsque ils ne vous saluent. Que faire? Les obus silents et d'obus d'obus. Nous résistons, nous nous battons les uns contre les autres; Ah! si ce marmite tombait au milieu de nous, quel beau travail? Nos corps se tendent,

nous nous en sommes ; puis finalement nous nous
dédions à l'élevage et l'hospitalité aux Anglais,
logés à deux pas de nous. Nous sont protégés par
des sacs à tête posés à même le sol ; et la cognac
qui les abrite eux et leur canny est recouverte
de toile, de rotins et de terre. Un obus aurait
raison d'un tel échiquier qui nous suffit tout de
même. Nos alliés ne dorment pas, le look-out
tient les a veilles ; une longue table sans un
croy. Sans cérémonie nous entons et laut d'un
que mal nous nous installons amis à terre.

Un tommy nous dit : Boche mamite, no bonae
Nous acquiesçons et sourions. On nous tend
d'affreuses cigarettes anglaises ; fumons pour tuer
le temps et nous sommes une contenance. Pas
d'autre désigns avec nos amis.

Dehors le calme semble envahir, regagnons
notre logis et dormons jusqu'à la prochaine
alerte.

Le ravitaillement se fait dans de mauvaises
conditions ; nous attendons les vivres pendant deux
jours. Le pain qui on nous apporte alors est moisi,
noir et mangé tout de même. En Belgique
l'eau de vie était distribuée à froid ; sans la somme
rien de cela, ce qui d'ailleurs n'est pas un mal.
Nous prenons nos maigres repas d'assises tout
recouvert d'une toile. Un tombourenier nous tient
à table ; nous abandonnons notre fortune pour nous
blotir contre la peur qui rôde sans l'ennemi.
Vous nous évitez les uns contre les autres ;
c'est surtout la tête que nous effrayons à abriter.
Cryque obs qui tombe nous fait tressaillir.
Le prochain sera-t-il pour nous ? Le danger
disparaît ; nous continuons notre repas.

Le 10/11/14. Le lendemain ou le surlendemain
de l'attaque, j'organisai une équipe de consommateurs
remontées. Les pièces en bois, avec des rayons nets
de bois de 0^m 40. C'est un jeu; la pente est légère;
on trouve les épingles à la mort, puis on descend
par petits groupes sur les rayons nets; les boîtes
viennent; tombent les deux tombent. J'en ai jolies
en faible quantité. Surtout en cri; le dernier
objet que les Allemands tirent atteint en plein un
arçonnet épaule et 4 ans de nos hommes. On se
trouche; le rayonnet est gâché et les boîtes
sont dans un état effroyable. Deux jours sont
identifiés, mais s'agissent les autres? Vous ne
serez pas que les hommes de bois et un homme
entier, nu, s'opposera de tête et de membres.
Vous remarquerez ces épaves dans des trous et dans et
dans les trous au milieu de la destruction générale.
Puis nous faisons un appel général de nos hommes
pour connaître les manquements. Un d'eux nous y est
resté; Monod, un brave père de famille de Savoie
qui ne comptait avec moi et ya jeu, la photo de
son bébé.
Nous nous apitoyons pas trop sur les morts;
leur sort est celui qui nous attend, à chaque instant.
La nuit, dans les jours d'attaque, telle l'épave de
Paris des ~~épaves~~ sur nos têtes.

Un fantassin blessé au bras revient des
lignes et se rend à pied à l'ambulance; il fera
plus de nous, heureux d'avoir la « fine fleur »
celle qui fait croire vers l'arrière peut-être
quelques mois et qui n'est pas guéri. A peine
revient-il il quitte qu'un objet sainte l'ing
à ses pieds et l'âme net!!

1 Pour arriver à l'Observatoire la chose n'est pas
sans mode. Il a plu beaucoup; les troncs et les
bois sont inondés, mais inondés de la belle façon.
Il n'y a jamais eu une chose pareille. La boue
m'arrive à mi-cuisse et au retour à certaines endroits.
Il ne faut pas songer passer sur ses troncs; les mi-
trouilles sont là, à quelques pas, ne pouvant
pas les marcher. Ainsi je passe la journée
entière avec un pantalon mouillé tout à fait. Et
cela dure un mois environ. Maréchal ne peut mar-
cher, le capitaine doit rester à La Rivière, je suis donc
le seul à aller à l'Observatoire. Ah! si j'avais
comme capitaine, le capitaine Jourmiel que j'avais
quand j'étais sous-officier, lui n'aurait pas le
difficile à l'Observatoire! Vous le voyez; avec lui
les officiers sont faits pour s'accaparer dans
l'eau. Heureusement que nous avons une autre
idée du rôle que nous jouons!

Le matin je quitte ma Rivière ~~avant~~ avant
le lever du jour et ne rentre le soir qu'à la nuit
tombante. J'enlève parfois, parfois et parfois
surtout pour enlever des vêtements secs. Mon
brave Guiret, mon ordonnance, lève à gauche
eau ceux que je viens de quitter et que demain
matin je remettrais mouillés puisque je n'ai que
deux tenues à ma disposition. Ainsi je suis
dans l'eau tout le jour. A midi je me contente
d'un vague repas, froid; parfois cependant je fais
chauffer du café avec de la poudre. Une fois j'avais
d'utiliser une lampe utilisant l'énergie solaire.

Mais elle fonctionnait mal; j'ai tenté de faire des frites; elles
sont crantillantes mais cuites à l'énergie. J'en mange
sur feu et résulte une indigestion majeure.
Ajoutez à ces conditions matérielles épouvantables
le danger que je cours soit à l'Observatoire, soit dans
l'eau et vous aurez une petite idée de la vie
du soldat en guerre.

Sur notre emplacement de B^o par une route
très fréquentée la nuit par les convois de ravitaillement
l'ennemi, nous sommes bombardés copieusement avec
des explosifs et des obus à gaz mélangés. Mes pou-
dres brûlent et éteignent vigilement la nuit.
Des artilleurs s'efforcent en vain dans nos casernes.
Nous passons la nuit avec l'inquiétude contre les gaz
sur le nez et naturellement nous ne dormons pas.
À l'aube nous voyons un affreux spectacle; tous
les abris qui jusqu'ici sont incassables, nos pièces d'artillerie,
nos obus, bouteilles. Comment n'ont-ils pas éclaté?
Sur la route hommes, chevaux, caissons de 7^e ont
formé un chaos incommensurable; un convoi de
ravitaillement a été pris nous l'espérons ennemi et n'a
pu ni avancer ni reculer. Les hommes qui ont pu
s'en tirer l'ont fait, les autres sont les morts. En vain ceux
qui ont été tombés dans notre poudre en feu; il est totalement

contaminé; c'est un bloc de charbon qui porte encore
un soldat; un autre a 4 têtes d'ouvriers sur
le corps; un éclat d'obus a enlevé sa mollette
et l'os de sa jambe; il n'y a pas une goutte d'eau;
Il était mort depuis longtemps lorsque cet éclat l'a
atteint. Deux autres artilleurs, le nez contre la toue
ont été asphyxiés par les gaz. Les ouvriers ont
eu leur part. Sur 6 les 2 parties de l'ennemi coupées
au genou, il est mort tout de même; un autre a le
muscle enlevé; un 3^e est resté sur 3 jambes.
Je n'y finis pas si je voulais tout écrire.
À coups de revolver et de mousquet nous abattons
ceux qui vivent encore. 5^e d'ouvriers et 3 mules
ont péri sur une longueur de 100 à 150^m.

J'arrive de quatre heures à la B^{te}; Je ne puis
que fumer et fais ouvrir le feu. Aussitôt une
valse obus nous submerge; les obus à gaz
pleurent du comme grêl; 3 canons sur 4 sont
musés; les pilus apprennent à retarder au feu
vaut; Je me cache sous une pierre qui ménage
une carie. Pendant 48 heures environ nous restons
dans une raie d'espérance. Pas de vent et nous
sommes dans un rang escarpe! Le manque contre
les gaz nous fatigue, nous l'enlevons pour
prendre q. q. éléments contaminez. Nous ne
sommes plus que des longues semaines. Un œil
vous renvoie à l'arrière, vous vous laissez faire,
mais souffrez beaucoup. Pour ma part j'ai
la figure brûlée de côté gauche, je ne puis parler
ni ouvrir les yeux; Je me sens fatigué au
front et reste étourdi tout le jour sur de la paille.
Tous les hommes ont été évacués, le Capitaine me
supplie de faire autant. Avec une femme aspirant
il vous fait conduire à la plus proche ambulance.
Allongé sur une paille j'attends. On m'épingle
à la veste une étiquette rouge, on me laisse l'œil
grainé le plus attend et une auto conduit
de Blémis me transporte dans une ambulance de
l'arrière. J'ai successivement plusieurs
ambulances du front et à Bordeaux dans un hôpital
de la zone des Armées. J'arrive la nuit. Un
médecin me conduit dans une grande salle
où sont couchés d'autres officiers; on m'installe
dans un lit et l'on me remplit la gorge, le nez
les yeux. On prend le repas avec prudence sur
des trébuchets.

Je reste là q. q. jours; mon état est stationnaire,
l'espérance, un professeur de semaine ne donne
q. q. lignes, entre autres le vic de Caille Desmoulin.
On me purge, on me repurge et je ne vais pas mieux.
Je supports mal le fait qu'on ne donne. En face
de moi est un officier qui est une pluie vivante.
Ses jambes, sa poitrine, son ventre tout est
brûlé par les gaz. Il est plus à plaindre que
moi.



Dans l'Aisne, en 1917
Je suis à "l'écluse". La voiture de l'État-
Major, j'ai de moi, une sorte de chambre à coucher

« Et depuis vingt ans, malgré la vie, les douleurs et les bonheurs, je ne me suis pas lavé de la guerre. L'horreur de ces quatre ans est toujours en moi. Je porte la marque. Tous les survivants portent la marque ».

Jean Giono écrit ces mots le 15 novembre 1934 dans un numéro spécial de la revue « Europe » à l'occasion du vingtième anniversaire de la déclaration de la guerre ¹.

Mamès Faure-Brac non plus ne s'est jamais « lavé de la guerre ». Physiquement, puisqu'il garde toute sa vie les séquelles de ses blessures, tant physiques (problèmes oculaires et digestifs dus aux brûlures de l'ypérite), que psychologiques. Son dossier professionnel d'instituteur contient en effet de nombreux arrêts maladie pour « infirmités de guerre – maladie mentale » et l'enseignant obtient sa mise à la retraite anticipée.

Contrairement à Giono, Mamès Faure-Brac n'a jamais milité pour la paix dans l'entre-deux-guerres, pas plus qu'il n'a appartenu à un quelconque parti politique. Les nombreuses réflexions sur l'horreur et l'absurdité de la Première Guerre (et de la guerre en général) lui sont dictées par son vécu des combats et la maturation de sa réflexion. En effet, il n'est pas antimilitariste en 1914. Quand Giono écrit qu'en 1915, il est « parti sans croire à la patrie » ², Mamès Faure-Brac rappelle qu'en 1914, il était un « exalté » qui pensait devoir se battre pour la liberté et le droit. Pourtant, il affirme n'avoir jamais effectué d'actions d'éclat, ni s'être exposé par bravoure. Il a connu le découragement et a lui aussi souhaité la « fine blessure ». Il s'est constamment inquiété pour ses parents, déjà âgés, et n'a jamais évoqué ses souffrances dans les lettres qu'il leur adressait.

Vingt ans après, c'est une charge très violente contre la guerre qu'il livre. Il refuse de souscrire à la haine de l'Allemand qui n'est pas la « brute épaisse » qu'on lui décrivait. Ils ont commis des atrocités ! Les Français en ont aussi été capables. Il frémit au souvenir de l'enterrement indigne que des Français ont infligé à des soldats allemands dont ils avaient pris la tranchée en 1915. Il critique les gradés incapables. Une visite à un poste de secours lui offre le spectacle terrible des blessés qui attendent les soins. Et à Douaumont dévastée par les combats, il constate « ce que la civilisation fait des villages ».

« En matière de conclusion », il exprime sa honte des hommes qui utilisent leur intelligence à la seule fin d'anéantir l'humanité. Lui qui a connu dans sa chair la douleur infligée par les gaz de combat s'insurge contre les arguments qui tendent à montrer ceux-ci comme le stade ultime de la barbarie de la guerre : « tous les produits employés à la guerre sont à rejeter ou à garder, on ne peut les cataloguer en bon ou mauvais ».

Il va même plus loin : selon lui, la guerre doit tuer la guerre, par un conflit réellement total, pourrait-on dire. Une guerre si meurtrière, à laquelle pas un être humain ne pourrait échapper : « Ce jour-là, il n'y aura plus de guerre ; elle sera si terrible que nul ne voudra la déclarer. »

¹ Arch. dép AHP, M 00 132, GIONO Jean, « Je ne veux pas oublier » dans *Refus d'obéissance*, 1937, p. 11

² Arch. dép AHP, M 00 132, GIONO Jean, « Je ne veux pas oublier » dans *Refus d'obéissance*, 1937, p. 12

Maintenu dans les Cadres proposé Pension Temp^{re} de 20 pour % par la Commission de Réforme de Grenoble du 3 juillet 1930 pour : 1/ troubles digestifs ; 2/ conjonctivite chronique bilatérale." - Proposé maintien dans les Cadres de Réserve avec Pension Temp^{re} de 39 pour % par la C^{on} de Réforme de Lyon du 31 Janvier 1931 pour : 1/ atonie et ptose gastro-intestinale avec anémie et état anxieux ; 2/ hyperémie conjonctivale avec petites varicosités bulbaires." - Affecté au Centre de Mobilisation n^o 214 par D.M. du 22 avril 1931. - - Proposé Maintien dans les Cadres avec Pension Temp^{re} de 39 pour % - par la C^{on} de Réforme de Lyon du 10 Mai 1932 pour : "1/ Troubles digestifs, atonie et ptose gastro-intestinale, état général déficient ; 2/ hyperémie conjonctivale." - Promu Capitaine de réserve par D.P. du 18 juin 1932 ; rang du 25 juin 1932 (J.O. du 25 juin 1932) Proposé maintien dans les Cadres avec Pension temporaire de 35 pour % pour : "conjonctivite bilatérale, troubles digestifs." décision de la Commission de Réforme de Grenoble du 12 Avril 1934. - Pension temporaire de 35 pour % concédée par arrêté Ministériel du 13 Décembre 1934 valable du 3 juillet 1934 au 2^e juillet 1935 suite à proposition de la C^{on} de Réforme de Grenoble du 12 Avril 1934. - Proposé maintien dans les Cadres avec Pension Temp^{re} de 35 pour % par la Commission de Réforme de Grenoble du 25 Mars 1936 pour : "troubles digestifs, conjonctivite chronique, syndrome psychasténique"

DÉPARTEMENT
DES HAUTES ALPES

N° 202

308
216

DEMANDE DE CONGÉ

OU DE PROLONGATION DE CONGÉ DE LONGUE DURÉE

Nom et prénoms : M. Faure Brac mamès
Qualité du fonctionnaire : Instituteur
Date de naissance : 21 juillet 1874
Indication du dernier poste : Gap (H. Alpes) N° de l'état de traitement :
Résidence actuelle : Gap, rue Pasteur (H. Alpes) Classe : Hors classe
Ancienneté des services valables pour la retraite au 1^{er} janvier 1943 : 30 ans, 5 mois
Nature de la maladie : tuberculose / maladie mentale : infirmités de guerre (art. 4 de la loi du 19.9.1938)
Congé sur la demande de l'intéressé : d'allure
Date de la cessation des fonctions : 9 novembre 1942
Congés obtenus depuis cette date :
1^{er} Au titre de la Loi de 1852 : Traitement intégral du 9 novembre 1942 au 31 janvier 1943
loi de 1852 : 1/2 ou 1/3 du traitement du ... au ...
2^o Au titre de la loi du 30 avril 1921 ou de la loi du 30 mars 1929 :
a déjà obtenu : ... périodes de six mois (voir dernière notice N° : ...)
Montant des émoluments annuels : Traitement 4250 + 550 primes 4600
2350 + 900 Intégralité : 37000 + 12000 + 7100
Qualité de traitement à allouer pendant le congé : Moitié : 22.250
Somme nécessaire pour assurer le traitement pendant le congé : Traitement 4250 + S.T. 4800 + 2250
Dates du congé : Commencement : 1^{er} février 1943
Fin : 31 juillet 1943
Pièces jointes : Procès verbal de la Commission.

A Gap, le 16 février 1943
L'INSTITUTEUR D'ACADÉMIE,

A Monsieur le Ministre de l'Instruction publique
Direction de l'Enseignement primaire, 7 bureaux.

(1) Rayer suivant le cas.

DÉPARTEMENT
DES HAUTES ALPES

DÉCISION DU MINISTRE N°

N° : _____
Nom et prénoms : _____
Congé accordé du _____ 194, au _____ 194,
avec : Traitement intégral, demi-traitement.
Somme de _____
mise à la disposition de M. le Préfet sur le chapitre _____ du budget avec
lettre d'avis du _____

Paris, le _____ 194.
Pour le Ministre et par autorisation,
LE DIRECTEUR DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE,

Il lègue ce recueil à ma fille
Marguerite; j lui demande de le conserver
fidèlement; il lui montrera que soy j'ai
à accompli soy devoir envers la patrie
qui demeure dans la misère
l'Europe, et il lui apprendra à mériter
à faire la guerre comme la maudite
et la haine.

Un jour ~~on~~ se promène dans l'attente.
Une nouvelle position nous est assignée, au Sud du
Bois Raquette. Vous le gagnerez bientôt.
Vous traverserez tout le pays de l'Est de l'Empire.
Hélas! Le soleil j'ose de l'attente. J'ai
eu une vision précise de cet affreux spectacle:
Le soleil éclaircira cette plaine de solé; le sol est
entièrement labouré; les bœufs sont brisés;
Près d'une tatterie un camp de cantons montent
la guerre; dans un trou solus un fantôme japonais,
Le visage tourné vers l'horizon, la queue en tête
est à conserver la position de l'homme à genoux. Est
on vivant? Il n'apparaît; en haut de l'air, nous
de l'attente d'un jour lui ouvre la nuque. Plus
loin, les sautelles dans le sang sur l'attente
est flaps en l'air sur les sautelles qui se volent
craque. Chaque canton a une position à lui;
Blancs sont tombés en avant; une main, la
me en l'air; d'autres conservent les traces d'une
lente et atroce agonie.

Vous devez nous insister dans une bouche
occupée. Quelques jours avant par le Bois
qui nous avons délogés. Horreur elle est pleine
de l'attente. Il faut s'abriter exister le métier de
j'ose; une cygne de l'air de cette lueur
l'Europe. J. J. japonais, d'ont un aspect d'ont
Zouaves sont l'attente d'attente, gardés dans
une table de l'attente; nos hommes ont la précaution
de prendre les précautions qui permettent leur iden-
tification. Mais les malheureux l'ont, comment
sont ils traités? ~~Il n'y a pas de~~ l'attente de
honte! A tout l'air ils sont attachés par une
jambe à un fil de fer et fixés, les bras j'ose
hors de la tatterie; en les tenir comme des chiens
jusqu'à un jour de l'attente. Un point d'attente, d'ont
leur plante dans le sang sur l'attente. Un petit l'attente
fait au l'attente d'attente fixé à l'attente d'attente
fil de fer; puis, il y grand coup de pied dans les
l'attente, il envoie sur l'attente de l'attente
au l'attente de l'attente. Hélas! tous les
l'attente traités reconnaissent ils pas aux Bois?
A tout l'air l'attente ils ont été l'attente mais personne
n'a songé à l'attente.

Un jour de catme nous nous dirigeons en
avant de notre position pour explorer ce coin
du Vers Estot ou de grands combats & anciens.
Un cimetière allemand attire nos regards; les
croix sont gravées et peintes en noir, comme il
conviendrait. Surpris, des tombes françaises que
les ennemis ont couchées sous terre en parfait
état et surmontées elles aussi de croix noires!
Tiens, le Boche n'est donc pas le Duce épaissi
que on nous a décrit. Et nous qui avons si
mal entendu des Allemands, en septembre 1915!
N'y a-t-il pas de quoi avoir du remords,

Toutes les nuits le Boche marmite soit avec des cystites
soit avec des abus à gas. Les gaz sont la peur
de notre odieux Glaser, un affreux l'actif qui
est acide, et me donne à l'inspiration. Quand il
les sent il se précipite sur un masque et, à demi fan
sont de la craque où il se trouve, même la nuit, se
blottit derrière les arbres, s'enfonce dans les tranchées,
l'œil au devant de l'ennemi au lieu de le fuir.
Noy prendre si bien qu'on croirait à l'indolence,
comme incapable. Un fait montre son incurie: il n'a
jamais su téléphoner, se servir du combiné de l'appareil
téléphonique de campagne. Il n'a même pas su
que j'ai eu jusqu'à ce jour sont de petites soldates;
Mais s'ils étaient dans un caserne, quel compte
pour le soldat.

Le 10 avril 1917 grand bombardement intense; ce soir, si l'attaque réussit, nous devons retourner à Dieu Bay en avant. Notre petit Bois abrite des quantités de troupe et de convois qui, comme nous, doivent aller de l'avant après l'attaque. A neuf heures du matin l'air est relatif calme; les bruits qui nous entouraient font demi-tour, nous reconstruisons l'air et rester sur place. L'attaque a été et nos blessés sont nombreux. Quant à nos troupes nous parlons peu.

Il n'y a rien à faire; je vais faire un tour en avant et tombe sous un poste de secours. Quel spectacle émouvant. Des quantités de blessés sont allongés sur un pré; beaucoup ont une face assés virgine qui fait peur. Et on est apporté toujours. Les autos ne suffisent pas à les évacuer à l'arrière. Beaucoup sont ceux qui gémissent, râlent et meurent dans l'insuffisance générale. On les laisse là, médecins et infirmiers s'occupent d'abord des vivants, c'est juste. Les premiers morts ont le temps d'attendre.

Un jour d'accalmie je me rendis à Douaumont
avec mon Capitaine. Nous allons, moi et il, traverser
le village; nous nous arrêtons lorsque nous le
reconnaitons. Je regarde attentivement à droite, à
gauche, rien. Nous nous séparons, me vit le Capitaine.
Revenus sur nos pas; nous nous arrêtons sur ce qui
fut Douaumont, pas une pierre, pas un fragment
de mur, rien, rien. Voilà ce que la civilisation fait
des villages: //

Le 9 septembre 1919 je suis libéré et repars
aussitôt vers parents. Pauvres vieux! que
vous êtes heureux de me revoir sain et sauf après
sans de dangers! Vous allez enfin pouvoir
terminer en paix votre vie laborieuse et
reposerentée. Hélas; le sort n'en décide
pas ainsi; puisque c'est après une épine vous
vous laissez, s'en va bientôt par vos parents.
Je me souviendrai toujours d'essayer de
mon père prononça en certifiant son nez les
cloches de l'armistice, le 11 novembre 1918.
J'étais près de lui; il se tait, songe un
moment, puis en m'embrassant il s'écrie
«Bonne nuit, maintenant je suis rassuré tranquille»

En manière de conclusion: j'ai montré, je
crois, suffisamment, mais d'une plume malhabile
l'horreur que doit inspirer la guerre; On ne
peut, sans frémir et sans rougir de honte,
songer qu'au 14^e siècle les hommes puissent
encore se voir égorger pendant de longues

années, se torturer la tête, faire de longs efforts
pour chercher les moyens les plus efficaces
pour détenir le plus de vies humaines, pour
annuler le plus, de vicieuses coutumes.

On s'est élevé contre l'emploi des gaz
asphyxiants, on a critiqué « ces ouvrages barbares
et inhumains » qui utilisaient les Alle-
mains, comme si la guerre n'était pas
inhumaine et inmorale par essence.

Quelle différence y a-t-il en effet entre mourir
de zingueté par un éclat d'obus, ou bien d'acier
sur l'abri à fusée, percé d'un coup de
brionnette, et mourir asphyxié par un
gaz mortel. Pour moi, je n'en vois aucune.
Tous les procédés employés à la guerre sont
à rejeter ou à gâcher, on ne peut les articu-
ler en bons et mauvais.

De même le bombardement de Zephering,
des villages, des villes éloignées du front
a fait pousser les hauts cris. D'abord n'avons-
nous rien à nous reprocher? Sans nos noms
les soldats allemands qu'on se flatte à
représenter? Nullement: à Verdun, de
l'observatoire situé près de la ferme ^{de la ferme} j'ai vu
des bombes allemandes (leur croix rouge
était pourtant visible. Certains même avaient
un drapeau blanc avec la croix) gênés sans
leur tenter par nos obus. Dernièrement
à Valenciennes, pendant une période d'exercices
militaires, un capitaine ne s'est pas gêné
pour tuer un ^{colonel} qui il avait tué sur une
ambulance par plaisir. Et nos ^{colonels} ~~colonels~~
leur emploi ne constitue-t-il pas une
honte à notre actif? Qui parle des
malheureux prisonniers que les Prussiens ont
fusillés à bout portant; des blessés que
les Sénégalais ont achetés à coup de mitraille.
C'est ainsi que s'est faite la guerre
dite « du front ».

Il n'est même plus bon: non seulement

J'approuve l'accepter de tous les procédés
barbares, (si nous ne continuons pas la
guerre) mais encore plus qu'il faut les
perfectionner, les rendre plus nécessaires encore.
Le jour où on ne pourra plus distinguer
« d'arrière » et d'« avant » ; le jour où tout
sera en un seul combat, où toutes les vies
seront menacées. Le jour où il n'y aura plus
d'intimités à l'abri des tranchées qui ont intérêt
à pousser les soldats à l'avant, ce jour là
il n'y aura plus de guerre ; elle sera si
simile que nul ne voudra la voir, son
premier jour peut-être, mais surtout par
espoir. La guerre tue la guerre.

C'est pas que j'aie toujours ignoré
de pareils sentiments. En 1914 j'étais aussi
très exalté ; je fus même l'indignation que
récit ses prétendues cruautés allemandes. (Les
Boches ont été parfois au verrou et tout, ont
cruauté, mais nous n'avions pas mieux
fait si nous avions occupé l'Allemagne.) Je
croisais aussi une lutte pour défendre la liberté
le droit. C'est à l'aide de cette idée qui m'a
permis de courir pendant l'augustin moral
excellent. L'expérience, la réflexion m'ont
amené à une plus juste connaissance de la
réalité et si une nouvelle guerre éclatait je
me demandais bien quelle ligne de conduite me
tracerait ma conscience.

Quin pendant toute la guerre
J'ai été ~~convaincu de la valeur de notre droit~~
cause persuadé de la justice de notre cause.
Heureusement pour moi. Une seule inquiétude
me cherchait : elle était relative à mes parents.
Quelque jour ils recallaient ; avec le bagin
qu'ils se faisaient n'étaient-ils pas une proie
facile pour le malade et la mort !
Quin leur ai-je écrit quelque jour, mais

à l'Hôpital, où je ne pouvais tenir mes yeux.
Il m'est même arrivé de leur écrire plusieurs
fois par jour. J'éprouvais du plaisir à
m'entretenir avec eux.

De son côté ma mère m'écrivait souvent,
une 3 fois par semaine; ses occupations l'empêchaient de le faire plus souvent. Elle m'a
même écrit de ces lettres de mes lettres
qui relatent quelque circonstance; qui
parlent de ma vie. Ces lettres je ne les ai
jamais relues; j'les conserve tout de même
en souvenir de mes pères & de mes mères qui les
ont écrites de leurs larmes; mais elles
ne sont sûrement pas conformes à la vérité.

Tout cela trahissait un optimisme de
commande; jamais, même après la guerre, je
n'ai dit à mes parents les souffrances que
j'endurais, les dangers auxquels j'étais
exposé; Peut-être n'étaient-ils pas total-
lement d'accord avec moi, mais ils n'ont
jamais fini par le croire, par croire que
j'étais une situation privilégiée.

Tout combattant aime à raconter ses
prouesses, ou celles de sa compagnie. Généralement il se vante surtout quand il parle de lui.

Mes prouesses, mes actions d'héroïsme? Il n'y
a rien de tout cela, elle n'existent pas. Je n'ai
jamais accompli d'exploits parce que j'ai
toujours eu une vue juste du danger.

Je ne me suis exposé que sur un ordre exprès
de mes chefs ou parce que mon devoir me
l'imposait. Je n'ai jamais bravé la mort;
la trahison n'est pas mon fait. Je ne me suis
jamais exposé témérairement. Je n'ai jamais
couru sans un sérieux danger, sans pour
y tourner ses objets à occuper chez soi, sans
pour voir un paysan nouveau. J'ai allié
jeu la prudence et le sang-froid.

Pour autant je n'ai pas été de ceux qui ont eu peur.
tuellement la tuberculose et qui étaient toujours
enfouis dans leur pays. J'avoue que parfois
j'ai voulu fuir avoir la « fine fleur »
une ballade en bus, dans la cuisine et même
un membre coupé. Il y a eu des moments,
en Belgique 1915 surtout, où le désespoir
meurt m'a pris; la chose est compréhensible;
mais cela n'a duré que trop peu.

Pendant toute la durée de la guerre j'ai
eu une santé excellente; est ce la vie au
grand air, est ce la répétition des repas je ne
sais mais je me suis toujours admirablement
bien porté. J'ai eu rarement des indigestions et
encore moins des rhumes. Ce n'est que lorsque
j'étais en permission que je travaillais et avais
des maux de tête.

Je n'ai pu faire tout contact avec
mes amis en front. Je suis encore en
relation épistolaire avec:

- 1° Le Capitaine Praton - 139 B^{is} - St Germain Paris
(mis en disponibilité pour santé malade)
- 2° Marcel, qui fut sous-lieutenant avec moi
au front. Quartier de la fabrique
de Bière Praton - Débarde à Cambrai
14 Rue Collier à Cambrai.

Le souvenir de ces deux périodes d'armes est
excellent souvenir.

J'ai terminé mes souvenirs sur la Grande
Guerre; je répète ce que j'ai déjà écrit. Je
n'ai vu que ce qui est réel; rien de
fictionnel; tout ce que j'ai vu, fait, entendu.
Mon imagination n'a eu aucune part
à ce travail. J'ai laissé dans l'ombre tout
ce que ma mémoire n'a pas conservé fidèle-

meut. Je sais bien qu'il existe une vie des
images comme il y en a une des mots.

Mais celles que j'ai transcrites ici se sont
elles bien modifiées depuis que mon cerveau
les a enregistrées. Je ne le pense pas; elles se
sont amarrées en moi si fortement, l'écriture
qui les accompagnait toutes était si violente
quelles sont restées à peu près telles quelles.

Enfin on ne peut même aisément
les corriger, les négliger, les répéter,
l'absence de flux, les incorrections voire les
fautes orthographiques en songeant que ce
travail a été fait sans préparation aucune,
et couché sur le papier aussitôt que conçu.

Je réunis tous les documents que je possède
sur la grande guerre: carnets de préparations de terre,
cartes qui m'ont servi et sur lesquelles je
rapportais les itinéraires que j'ai suivis, carnets
de contrôle des B.E. que j'ai commandés et c.

A la fin de ce recueil sont collées quelques
photos, très rares à mon gré, et puis feu-
dant la grande tourmente.

Pellecautré le 13 juillet 1979

Jauré Jauré

Le petit musée de Mamès Faure-Brac

Lorsque Isabelle Teruel, la petite fille de Mamès Faure-Brac, a déposé les objets conservés par son grand-père aux Archives départementales, elle expliqua qu'ils étaient partie prenante de la pédagogie qu'il développait auprès de ses élèves. Elle ajouta qu'il leur avait même fait construire une maquette de tranchée. Son dossier professionnel, déposé aux Archives départementales des Hautes-Alpes, ne fait pas mention de ce type de leçon d'histoire, par l'exemple. En revanche, des rapports d'inspections attestent que le maître était adepte des méthodes de Célestin Freinet (1896-1966).

Les objets sont divers, certains hérités de son expérience du front, d'autres sans doute acquis ultérieurement.

Les « souvenirs » de la Grande Guerre de Mamès Faure-Brac sont ainsi un obus à balles, probablement d'origine allemande ¹. L'éclatement ayant été défectueux, il montre les billes de plomb positionnées à l'intérieur. Ou encore ce sitogoniomètre, un sitomètre muni d'une boussole permettant des mesures rapides mais peu précises des angles et azimuts, vraisemblablement utilisé lors de ses missions dans l'artillerie. Enfin les mentions portées sur un ceinturon baudrier ainsi que sur un porte-cartes contenant une boussole témoignent des combats.

Il avait enfin conservé d'autres traces de la violence du xx^e siècle, puisque Mamès Faure-Brac fut de cette génération qui vécut deux guerres mondiales : des masques à gaz de la défense passive française de 1939.

¹ Inventaire réalisé par Pascal Boucard, 20 avril 2021



Académie de Grenoble

BULLETIN D'INSPECTION

DATE DE L'INSPECTION

12 Oct. 1926

DÉPARTEMENT
des
HAUTES-ALPES

CIRCONSCRIPTION
de Gape

M^{me} Faure Brac
Instit^{ut} eur

Direct
Titulaire
Stagiaire

COMMUNE
de **PELLEAUTIER**

MAIRIE
de officier

Nature des Cours composant la Classe :

Cours Moyen et Supérieur

Ecole

temporaire de _____ mois.

mixte.

spéciale de _____

maternelle.

Nombre d'élèves portés sur la liste annuelle d'inscription

— inscrits dans le mois

— présents à la date de l'inspection

| D'AGE scolar | D'AGE extra scolaire | TOTAL |
|-----------------|----------------------------|-------|
| 10 | 2 | 12 |
| 10 | 2 | 12 |
| 6 | | 6 |

Renseignements personnels sur l'Institut eur

Prénoms (pour les institutrices mariées : nom de jeune fille) Mamès François

Date de la naissance : 21 juillet 1894

Etat civil et charges de famille : Marié - un enfant

Titre de capacité : B. S.

Avil. passé par une Ecole normale ? Oui

Date de la nomination au poste occupé : 15 novembre 1925

Classe et date de la dernière promotion : 3^e cl. 1^{er} janvier 1925

Avantages accessoires :

Récompenses et distinctions honorifiques (dates) :

Résidence des parents de l'Institut :

Vœux du fonctionnaire :

SITUATION MATÉRIELLE

Logement personnel { a) Nombre de pièces : 3

b) Améliorations urgentes : 4

Y a-t-il un jardin ? Sa contenance et son état : Néant

La présente page est à garnir avec le plus grand soin par l'Instituteur sous la responsabilité de l'inspecteur primaire.

Tenue générale de la Classe ou l'Ecole

Tenue du local :

- du maître :
- des élèves :
- des registres :
- des cahiers des élèves :
- du Bulletin départemental :
- de la Bibliothèque scolaire :

L. Peey
Peey
Peey
Beck
Peey
et

Préparation
de la classe...

L. Peey

Ouvres complémentaires de l'Ecole

Mutualité scolaire

Recommandations et observations de l'Inspecteur primaire

La plupart des grands élèves travaillent encore aux champs. Il ne viennent en classe que vers la Courant. Une demi-douzaine seulement, parmi les plus jeunes enfants, se sont présentés à l'école pendant ce jour. Il font des exercices divers en attendant que leurs camarades plus âgés arrivent.

Le jour de l'inspection les élèves qui sont en classe font une dictée. Des explications leur sont données. Les mots difficiles sont d'abord écrits au tableau noir et sur les ardoises. Les règles appliquées dans le texte sont rappelées. La correction se fait par échange de cahiers et d'applique. Les fautes sont simplement soulignées, puis chacune rectifiée. Les élèves ont fini en procédant, à l'aide du procédé La Fontaine à une excellente révision des principales difficultés de la dictée précédente faite il y a deux ou trois jours. Le dernier exercice est très recommandable. Les enfants ont écrit avec profit certains du travail offert de mémoire qui leur est demandé.

Un exercice de dictée termine la classe du soir. Les enfants doivent reproduire une phrase mise sous leur yeux. Il se mettent au travail avec plaisir... Il convient de noter que le méthode est surtout utilisée dans la classe de M. Faure pour mieux faire comprendre et retenir certaines notions de sciences, d'histoire, etc. etc.

Appréciation générale - M. Faure procède à un enseignement substantiel et attrayant. Ses résultats ne peuvent manquer d'être excellents.

L'Instituteur

J. Faure

L'Inspecteur d'Académie,

Très bien

me, complétement
Schmitt

L'Inspecteur primaire,

H. Hing











TRANSCRIPTION DES CARNETS (ORTHOGRAPHE ORIGINALE)

NOUS ATTIRONS L'ATTENTION SUR LE FAIT QUE L'AUTEUR N'ÉCHAPPE PAS AUX PRÉJUGÉS RACISTES DE SON ÉPOQUE.

Présentation

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 3

PELLEAUTIER LE 7 JUILLET 1929

Pendant la grande tourmente nombreux sont les combattants qui tenaient le journal de leur existence au front. En 1916, je crois, j'ai essayé de noter chaque jour les événements dont j'étais témoin. Ma tentative n'a pas été menée à bonne fin. Peut-être même n'a-t-elle duré que quelques jours. Je regrette de n'avoir pas été plus persévérant.

Ce que je tente aujourd'hui est une reconstitution de mon « carnet de route ». Je n'ai pas la prétention de retracer tous les événements auxquels j'ai pris part de 1914 à 1919. Certains, insignifiants, sont tombés dans l'oubli. Mais il en est que je ne puis oublier. Je les revois aujourd'hui comme au jour où ils se sont déroulés. Ce sont eux que je veux noter. Jamais mon imagination ne suppléera à ma mémoire défaillante.

Ce recueil de souvenirs est rédigé sans prétention aucune, je jette sur le papier tout ce qui traverse mon esprit. Les ratures, les incorrections, les répétitions ne manqueront pas dans mon travail, leur existence se justifie sans peine.

Je lègue ce recueil à ma fillette Marguerite, je lui demande de le conserver précieusement, il lui montrera que son père a accompli son devoir pendant le cataclysme qui durant 4 ans a mis le feu à l'Europe, et lui apprendra à maudire et haïr la guerre comme je la maudis et la hais.

Mamès Faure-Brac, instituteur et capitaine d'artillerie

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 4 - 7

LA MOBILISATION, AOÛT 1914

En juillet 1914, je suis élève en 3^{ème} année à l'École normale de Gap. Vers la fin du mois, sur les conseils de notre directeur, M. Besseige, et d'un surveillant, M. Pons, nous nous rendons à Lyon pour visiter l'exposition*. Les journaux, que nous lisons hâtivement, nous informent des graves événements qui se passent, presque tous conservent un optimisme de commande. Quant à nous, nous ne nous inquiétons guère des bruits alarmants qui sont répandus. À 19 ans, ne voit-on pas tout en rose ? Ne nous a-t-on pas répété que la guerre ne saurait pas éclater au 20^{ème} siècle ? Et pourtant dans le courant de cette même année 1914 un intendant de Gap, dans une conférence qu'il nous fit dans la salle d'études de l'E.M. ne nous a-t-il pas lancé cette phrase prophétique que je n'ai jamais oubliée : « le vase est plein, un rien suffira à le faire déborder ». Notre excursion à Lyon terminée nous rentrons chez nous. J'arrive à Cervières où ma chère mère me reçoit en pleurant. « tu ne sais donc pas, me dit-elle, que la guerre va se déclarer ? ». Je feins de tout ignorer ; je la taquine même sur ses craintes exagérées mais je ne puis la convaincre. Pauvre maman, votre cœur de mère prévoyait bien qu'il allait saigner ! Vous n'étiez pas rassurée, car vous saviez que votre unique fils avait été reconnu « bon pour le service » quelques mois plus tôt ; vous pouviez avoir de sérieuses inquiétudes vous qui aviez connu les horreurs du siège de Paris et de la Commune en 1870 ! Mon père, plus calme, plus résigné, se tait. Vétéran de 1870 il m'aide à consoler ma mère, mais sa voix s'étrangle et je suis bien fixé sur qu'il pense et sait.

N'y a-t-il en effet pas de quoi se lamenter ?

Ma mère a 63 et mon père 69 !! Je suis leur unique pensée. Ils ont fait des sacrifices pour me donner une situation ; ils espèrent maintenant heureux les quelques années qu'il leur reste à vivre. Et leur rêve s'écroule brutalement ! Brusquement je vais être obligé de les quitter pour ne jamais les revoir peut-être ?

Ma mère me communique une sorte d'invitation à me rendre au 11^e d'artillerie à pied pour y subir l'examen du Brevet d'aptitude militaire. Le lendemain même de mon arrivée de Lyon je me rends au Fort des Têtes. Les épreuves durent deux jours. Je suis reçu et rentre à Cervières.

Les heures s'écoulent lentement, on ne songe qu'aux événements qui se précipitent. Le 1^{er} août à 4 heures, le télégraphiste militaire du bureau de postes nous annonce la mobilisation. Émoi général. Le garde champêtre placarde les petites affiches sur lesquelles se croisent les drapeaux tricolores. Tous les mobilisables consultent leur fascicule de mobilisation et préparent les q.q. vêtements et l'argent à emporter. Des mains tremblantes cousent des pièces d'or dans la flanelle.

La panique s'empare de mes compatriotes. Que va faire l'Italie qui est là toute proche ? Alliée de l'Allemagne, ne va-t-elle pas nous déclarer la guerre. De tous les chalets les animaux domestiques affluent vers le village. Où faudra-t-il se réfugier ? Dans q.q. « bourras » ma mère entasse les vêtements et le linge indispensable, si les Italiens arrivent nous partirons tous trois emportant chacun un petit ballot. J'aide mon père à creuser un trou dans la cave. Dans une boîte en fer nous serrons livrets de caisse d'épargne, ma montre en or et q.q. titres de rente. Nous ne gardons par devers nous que plusieurs centaines de francs. La précieuse caisse est placée dans une autre plus grande et le tout est enfoui à 60 ou 80 cm dans la terre de la cave.

Dans la nuit le 159^e d'artillerie s'installe à Cervières ; des patrouilles sont placées à la frontière ; les sentinelles postées dans le village arrêtent les passants. Je conserve encore dans la mémoire le souvenir de cette arrivée de la troupe ; pas un ne parlera. Des ordres brefs, les faisceaux sont formés ; j'entends encore distinctement le bruit qui accompagne leur formation.

Que vais-je devenir ? J'attends ma convocation chaque jour. Avec Jean Brémont, estropié, nous dévorons les journaux et les affiches qui détaillent longuement nos infimes victoires tandis qu'elles sont muettes sur nos défaites. Que de canards sont lancés aussitôt démentis !

L'Italie fait connaître son attitude. Nous sommes à demi rassurés ; le 159^e quitte la frontière quelques jours après son arrivée et il est remplacé par le 11^e territorial.

La fin août arrive, je suis toujours civil et surpris d'être encore avec les miens. Un soir, Brémont m'appelle, nous allons chez Mme Oddon pour déchiffrer un journal italien venu là je ne sais pas comment. Je le parcours, traduis q.q. articles quand, oh surprise, je lis : le gouvernement français a décidé d'appeler la classe 1914 à laquelle j'appartiens. Cette nouvelle ne me surprend ni ne me trouble. Je la communique à mes parents qui se mettent à pleurer.

Q.q. jours après, à midi le facteur me remet mon ordre d'appel, il me faut rejoindre « immédiatement et sans délai » (je n'oublierai jamais cette formule apposée avec un tampon) le 159^e d'infanterie !!! Comment ? Je suis versé dans l'infanterie alors que j'ai le brevet d'aptitude militaire me permettant d'aller dans l'artillerie à pied !! Je suis l'objet d'une erreur.

**Exposition internationale urbaine (du 1^{er} mai au 11 novembre 1914), consacrée à l'urbanisme et à l'hygiénisme*

Une arme : l'artillerie lourde

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 67

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES ET EXPRESSIONS :

Bie : abréviation de batterie.

Groupe : ensemble de 2 bies commandées par un commandant. Plusieurs groupes forment un régiment commandé par un colonel. J'appelle bie sœur la bie qui groupe avec la nôtre.

Artillerie lourde auto : elle est constituée par de gros canons, montés souvent sur roues caoutchoutées, comme les 220 à test rapide dont je parle, et traînés par des tracteurs automobiles. Tout le personnel est transporté dans des camions ou des tracteurs. Le ravitaillement en obus, poudre, vivres se fait par camions. Les officiers disposent de voitures légères (2 par bie, une pour le capitaine, une pour les 2 autres officiers).

Cette artillerie n'est pas affectée à une division ni à un corps d'armée. Elle est sous la dépendance directe du grand quartier qui les distribue sur le front selon les nécessités du moment. C'est ce qui explique que j'ai fait à peu près tout le front et que j'ai assisté à presque toutes les batailles célèbres.

Armements : ensemble des outils qui accompagnent un canon.

Armer la Bie, mettre en position : c'est placer les canons à l'emplacement désigné par le commandement.

Ypérite : gaz vésicant lancé par les Allemands.

Caisse d'armements : caisse contenant les appareils nécessaires à un canon et q.q. pièces de réglage.

Échelon : emplacement, à l'arrière où sont les camions, les tracteurs, le ravitaillement et nos pièces etc.

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 12 - 13

EN CHAMPAGNE, DE SEPTEMBRE 1915 À JUIN 1916

LE BAPTÊME DU FEU

La nuit venue nous prenons place dans nos tracteurs respectifs et nous nous dirigeons vers la ligne de feu. Le trajet est monotone. Nos voitures vont à 10 ou km à l'heure environ. La lune éclaire la campagne ; la route paraît plus blanche ; les villages sont déserts. Le bombardement se rapproche. Un ordre bref : échelonnez les voitures ! Nous sommes donc dans la zone dangereuse. Notre route, nous l'ignorons totalement. Aux carrefours des plantons nous indiquent la direction à prendre.

Une batterie en action. C'est la 1^{ère} fois que je suis à proximité d'un canon qui crache le feu et la mort. Le cœur se serre. Ces éclatements sourds, sont-ce des « départs » ou des « arrivées » ? Je l'ignore mais chacun d'eux me fait sursauter. Quelques croix en bois détachent leurs bras sombres sur le sol blanc, polis encore par la lune.

Où sommes nous ? Je l'ignore. Un petit bois nous protège ou du moins nous cache à l'ennemi. Je sais seulement que nous sommes en Champagne et que nous allons participer à une grande attaque destinée à faire la fameuse percée dont on parle tant. Nous trouvons l'emplacement grossièrement préparé. Des trous pour les pièces, des tranchées pour les hommes, un abri pour le lieutenant car notre secteur (2 pièces) occupe une position tandis que l'autre section est ailleurs. La mise en place de la pièce n'est pas aisée. Le terrain s'écroule ; l'emplacement des plates formes se comble. Toute lumière est interdite, seule la lune nous éclaire tristement. Le vacarme assourdissant nous énerve, il faut répéter les ordres, crier les commandements. Nous sommes en pleine bataille, la préparation de l'attaque de septembre 1915 est commencée !

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 19 - 20

POSITION DU TROU BRICOT* - DERRIÈRE LE BOIS SABOT

Il a plu fortement ; nos tracteurs ne pourront pas arriver à cette nouvelle position. A Suippes nous chargeons nos canons sur des plates-formes Decauville Cette nuit nous devons effectuer la mise en b^e de nos pièces. Un train les amène sur l'emplacement choisi ; la nuit est noire, il pleut, la manœuvre s'annonce pénible et longue, les cordages mouillés glissent entre nos doigts engourdis, les nœuds sont durs à défaire ; où sont-ils d'ailleurs ? Pas de lumière, l'ennemi pourrait repérer notre emplacement. Cette maudite pluie ne cesse pas, nos mouvements lents traversent notre lassitude extrême. Il faut d'abord placer nos canons en « position de route », c-à-dire les mettre sur leurs roues puis monter le canon dans son alvéole. Seuls les artilleurs lourds savent ce que de telles manœuvres faites la nuit, sous la pluie et parfois sous les obus, représentent de fatigue, de peine, de découragement.

C'est surtout à 3 heures du matin que le travail devient pénible.

**Trou Bricot : dans la Marne, Le Trou-Bricot a été le théâtre de violents combats en février-mars, puis en septembre 1915, pendant les deux grandes batailles de Champagne*

POSITION DE VERDUN : L'ESTOCADÉ DU HELLY

Nous sommes à égale distance de Beaumont et de Douaumont. Aucune installation pour nous recevoir. Je suis détaché avec les hommes pour préparer l'emplacement des pièces et des abris : la région est saccagée. Elle était boisée, paraît-il ? Nous ne trouvons plus trace d'arbres. Pas un brin d'herbe, le sol a été retourné à maintes reprises. Quelle désolation ! Ici nous ne trouvons pas la craie de Champagne mais le rocher, que nos pics ne peuvent entamer. Je m'abouche avec des officiers du génie qui me fournissent quelques sapeurs et un perforatrice à air comprimé. La mine a raison des rochers. Nous venons à bout de notre pénible besogne.

Pour tout abri j'ai l'entrée amorcée d'une sape. Une toile de tente recouvre l'ouverture ; un peu de paille au fond constitue un lit, quelques planches font une table. Je mange et couche dans ce trou. Je suis seul comme officier. Marchal et le capitaine Breton sont à l'arrière près de Landrecourt*.

Marchal est immobilisé et pour cause ! Il a arrosé à Paris ses galons de sous-lieutenant ; une maladie vénérienne bénigne l'atteint. Comme il se soigne mal ou peu son état empirera ; il devra même aller dans un hôpital.

La position est terminée, les canons peuvent arriver. La nuit on les installe aisément, ce matériel moderne est bien compris, la mise en bie est commode. Où sont les vieux 220 si pénibles à installer que j'avais en 1915 ? Non seulement les 220 à tir rapide se placent commodément mais encore ils tirent vite, comme l'indique leur nom.

Grâce à un système de rails placé en arrière de la culasse et que j'ai conçu et réalisé au printemps 1917 quand je vis ce nouveau matériel, la rapidité du tir est encore accrue, et la fatigue des servants fortement diminuée. Cet appareil, que notre colonel (le colonel Jullien) a vu fonctionner, porte mon nom, des rapports me sont demandés à son sujet. Le grand quartier fait adapter mon système à chaque canon nouveau qui sort de l'usine (j'ai accompli en 1928 une période de 25 jours à Valence au 184^e d'artillerie. Tous les 220 Schneider sont munis de l'appareil en question, le règlement le mentionne, mais ne connaît plus le nom de son inventeur !)

Le secteur s'anime ; des batteries s'installent partout dans le ravin du Helly, dans celui de la Dame ; derrière les carrières d'Hautremont les pièces se touchent.

Je suis chargé d'assurer l'observation des tirs. Notre observatoire est en avant de nous, à q. q. km de la bie près du lieu dit la ferme des Chambrettes. De là nous devinons les lignes boches qui sont à quelques pas de nous. Nous voyons Beaumont, les Jumelles d'Ornes etc.

*Landrecourt : fort situé sur la rive droite de la Meuse

Vivre et survivre au combat

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 10

En mai 1915, un ordre demande des hommes et des gradés, on décide de prendre dans les jeunes. Mon tour est enfin arrivé. Le départ est subit. Nous endossons la tenue de guerre bleu horizon, nos galons sont minuscules ; nous nous assurons que tous nos boutons sont bien métalliques et militaires, les Allemands fusillant dit-on, comme franc-tireurs tous les soldats pourvus de boutons en corozo*.

* Corozo : ivoire végétal

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 13 - 14

C'est donc à cette position située au bois dit des Guirlandes, près de la célèbre ferme des Vacques* que je fais connaissance du feu et de la vie du soldat en guerre. Nous mangeons mal, les vivres ne nous parviennent qu'avec de grands retards. Nos cuisiniers s'évertuent à faire cuire la viande dans q.q. trous d'obus. Nous prenons nos rapides et frugaux repas près de q.q. morts qu'on vient d'amener. Quand nous ne tirons pas nous restons dans les petites tranchées qui conduisent aux pièces. C'est que l'ennemi n'est, avant l'attaque, qu'à 750 m en avant, il nous domine ; ses balles nous parviennent directement ; un de mes cordages et la caisse d'armement en contiennent. Il faut donc rester dans la terre le plus possible. Pour dormir j'étends quelques branches déposées au fond de la tranchée, afin de m'isoler de l'humidité du sol. Au matin, je suis enterré : l'ébranlement des détonateurs désagrège les parois sablonneuses de nos tranchées. Un soir je dors sur des obus, q.q. planches me séparent d'eux. Le voisinage continu de la mort m'épouvante ; pendant toute la durée de l'attaque des brancardiers apportent des cadavres sur notre position et les y laissent. Il est en 6 qui, alignés sur des brancards, ont été placés sur la tranchée où nous dormons. Mais quoi ? Il faut s'armer, s'endurcir.

* Champagne

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 20

A LA RECHERCHE D'UN ABRI POUR LA NUIT. L'abri, c'est le refuge du soldat en guerre. Qu'il soit solide ou fragile il représente une richesse et une sécurité. La moindre toile de tente, la plus petite tôle semblent assurer une protection. Ainsi, dès qu'il dispose de quelques minutes le poilu fait sa guitoune.

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 26 - 27

LA SOMME, DE JUIN 1916 À SEPTEMBRE 1916

POSITION EN AVANT DE SUZANNE. Nous sommes dans un petit vallon aride ; nombreuses sont les pièces déjà installées. A notre droite des 220 à plateformes. A notre gauche des 220 sur plateforme en bois, derrière nous des 270, partout du 75 et à notre gauche et immédiatement derrière nous des batteries anglaises.

Aucun abri creusé ; il faut en faire ; vite au travail. Le poilu ne rechigne pas quand il s'agit de sa sécurité. Ici nous menons de front les abris des hommes, le nôtre et celui des officiers. C'est logique. Mais les abris ne se font pas en un jour ; avant qu'ils soient terminés nous logeons à la belle étoile.

Sous des toiles de tente, derrière un buisson nous étendons un peu de paille ; voilà notre gîte ; là prendront place la nuit les 4 ou 5 sous-off. de la batterie. Nous mangeons à 40 ou 50 m de là, sous des tôles. C'est dire que nous n'avons aucune protection. Le secteur est calme ; mais les Allemands découvrent les préparatifs d'attaque et toute la nuit et à diverses reprises dans la journée il arrose la vallée d'obus. Pendant le jour le bombardement n'est pas des plus impressionnants mais la nuit il me glace d'effroi. Tandis que nous prenons un repos bien gagné sous notre tente des rafales d'obus passent sur nos têtes et vont tomber à 10 ou 20 m de nous. Rien de plus sinistre que les sifflements d'obus, la nuit, lorsque rien ne vous abrite. Que faire ? Les obus éclatent de toutes parts. Nous résistons, nous nous blottissons les uns contre les autres. Ah ! Si une marmite* tombait au milieu de nous ! Quel beau travail ! Nos nerfs se tendent, nous nous crispions ; puis finalement nous nous décidons de demander l'hospitalité aux Anglais, logés à deux pas de nous. Eux sont protégés par des sacs à terre posés à même le sol ; et la cagna qui les abrite eux et leur canon est recouverte de tôle, de rondins et de terre. Un obus aurait raison d'un tel édifice qui nous suffit tout de même. Nos alliés ne dorment pas, le bombardement les a réveillés : une bougie brûle dans un coin. Sans cérémonie nous entrons et tant bien que mal nous nous installons assis à terre. Un tommy** nous dit : Boche marmite no bonne. Nous acquiesçons et sourions. On nous tend d'affreuses cigarettes anglaises ; fumons pour tuer le temps et nous donner une contenance. Pas d'autre discours avec nos amis.

Dehors le calme semble renaître, regagnons notre logis et dormons jusqu'à la prochaine alerte.

Le ravitaillement se fait dans de mauvaises conditions ; nous attendons les vivres pendant deux jours. Le pain qu'on nous apporte alors est moisi, nous le mangeons tout de même. En Champagne l'eau-de-vie était distribuée à foison ; dans la Somme rien de cela, ce qui d'ailleurs n'est pas un mal. Nous prenons nos maigres repas dans un trou recouvert d'une tôle. Un bombardement nous trouve blottis contre la paroi qui se trouve vers l'ennemi. Nous nous écrasons les uns contre les autres ; c'est surtout la tête que nous cherchons à abriter. Chaque obus qui tombe fait tressaillir. Le prochain sera-t-il pour nous ? Le danger disparaît, nous continuons notre repas.

*Marmite : dans l'argot militaire, obus de gros calibre

**Tommy : soldat anglais

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 28

LES CATASTROPHES : le lendemain ou le surlendemain de l'attaque, je ne sais, une équipe de canonnières ravitaille les pièces en obus, avec des wagonnets de voie de 0 m 40. C'est un jeu, la pente est légère, on pousse la charge à la montée, puis on descend par petits groupes sur les wagonnets ; les poilus rien ; pourtant les obus tombent par ci par là en faible quantité. Soudain un cri ; le dernier obus que les Allemands tirent atteint en plein un wagonnet chargé de 4 ou 5 de nos hommes. On se précipite ; le wagonnet est haché et les poilus sont dans un état effroyable, Deux je crois sont identifiés, mais quels sont les autres ? Nous ne trouvons que des morceaux de chair et un tronc entier, oui, dépourvu de tête et de membres. Nous ramassons ces épaves dans des toiles de tente et les ensevelissons au milieu de la consternation générale. Puis nous faisons un appel général de nos hommes pour connaître les manquants. Un des miens y est resté, Monod, un brave père de famille de Savoie qui me montrait avec joie, il y a peu, la photo de son bébé. Ne nous apitoyons pas trop sur les morts ; leur sort est celui qui attend à chaque instant, la mort, dans les jours d'attaque, telle l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes.

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 32

Un fantassin blessé au bras revient des lignes et se rend à pied à l'ambulance ; il passe près de nous, heureux d'avoir la « fine blessure », celle qui fait évacuer vers l'arrière pendant quelques mois et qui n'est pas grave. A peine nous a-t-il quitté qu'un obus tombe bien à ses pieds et le tue net !!

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 42 - 43

Pour arriver à l'observatoire la chose n'est pas commode. Il a plu beaucoup, les tranchées et les boyaux sont inondés, mais inondés de la belle façon. Je n'ai jamais vu une chose pareille. La boue m'arrive à mi-cuisse et au ventre à certains endroits. Il ne faut pas songer passer hors des tranchées, les mitrailleuses sont là, à quelques pas, ne ménageant pas les munitions. Ainsi je passe la journée entière avec un pantalon mouillé totalement. Et cela dure un mois environ. Marchal ne peut marcher, le capitaine doit rester à la Bie, je suis donc le seul à aller à l'observatoire. Ah ! Si j'avais comme capitaine le capitaine Fourmial que j'avais quand j'étais sous-off ! Lui n'envoyait pas les officiers à l'observatoire ! Nous le savons, avec lui les officiers sont faits pour s'accagner* dans l'abri. Heureusement que nous avons une autre idée du rôle qui nous incombe !

Le matin je quitte ma Bie avant le lever du jour et ne rentre le soir qu'à la nuit tombante. J'enlève souliers, pantalon et parfois chemise pour endosser des vêtements secs. Mon brave Guiret, mon ordonnance, lave à grande eau ceux que je viens de quitter et que demain matin je remettrai mouillés puisque je n'ai que deux tenues à ma disposition. Ainsi je suis dans l'eau tout le jour. A midi je me contente d'un repas froid, parfois cependant je fais chauffer du café avec de la poudre. Une fois j'essaie d'utiliser une lampe utilisant l'essence volatilisée. Mais elle fonctionne mal ; je tente de faire des frites ; elles sont croustillantes mais cuites à l'essence ! J'en mange un peu et récolte une indigestion magistrale. Ajoutez à ces conditions matérielles épouvantables le danger que je cours soit à l'observatoire, soit dans le trajet et vous aurez une petite idée de la vie d'un soldat en guerre.

*S'accagner : rester oisif, paresser

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 45 - 46

Sur notre emplacement de Bie passe une route très fréquentée la nuit par les convois de ravitaillement. Un soir, nous sommes bombardés copieusement avec des explosifs et des obus à gaz mélangés. Les poudres brûlent et éclairent sinistrement la nuit. Des artilleurs cherchent un abri dans nos cagnas. Nous passons la nuit avec le masque contre les gaz sur le nez et naturellement nous ne dormons pas. A l'aube nous voyons un affreux spectacle : tous les abris à poudre sont incendiés, nos pièces bousculées, nos obus bouleversés. Comment n'ont-ils pas éclaté ?

Sur la route hommes, chevaux, caissons de 7 forment un chaos innommable : un convoi de ravitaillement a été pris sous le tir ennemi et n'a pu ni avancer ni reculer. Les hommes qui ont pu fuir l'ont fait, les autres sont là, morts. En voici un qui est tombé dans notre poudre en feu, il est totalement carbonisé, c'est un bloc de charbon qui porte encore ses souliers ; un autre a 4 têtes de chevaux sur le corps ; un éclat d'obus a emporté sa molletière et l'os de sa jambe ; il n'y a pas une goutte de sang, il était mort depuis longtemps lorsque cet éclat l'a atteint. Deux autres artilleurs, le nez contre la terre ont été asphyxiés par le gaz. Les chevaux ont eu leur part. L'un a les 2 pattes de devant coupées au genou, il est droit tout de même ; un autre a le museau emporté ; un 3^e se tient sur 3 jambes. Je n'en finirais pas si je voulais tout décrire. A coups de revolver et de massue nous abattons ceux qui vivent encore. 520 chevaux et 3 mulets ont péri sur une longueur de 100 à 150 m.

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 52 - 53

JE SUIS BLESSÉ : LE 22 AOÛT 1918

J'arrive de grand matin à la batterie. Je prépare quelques tirs et fait ouvrir le feu. Aussitôt une rafale d'obus nous submerge ; les obus à gaz pleuvent dru comme grêle ; 3 canons sur 4 sont amochés ; les poilus apeurés se terrent où ils peuvent ; je m'abrite sous une pierre qui ménage une cavité. Pendant 48 heures environ nous restons dans une nappe d'ypérite. Pas de vent et nous sommes dans un ravin encaissé ! Le masque contre les gaz nous fatigue ; nous l'enlevons pour prendre q.q. aliments contaminés. Nous ne sommes plus que des loques humaines. Un ordre nous renvoie à l'arrière, nous nous désinfectons, mais souffrons beaucoup. Pour ma part, j'ai la figure brûlée du côté gauche, je ne puis parler ni ouvrir les yeux. Je me sens très fatigué et reste étendu tout le jour sur de la paille. Tous les hommes ont été évacués, le capitaine me supplie d'en faire autant. Avec un jeune aspirant il nous fait conduire à la plus proche ambulance. Allongé sur une paillasse j'attends. On m'épingle à la veste une étiquette rouge, on me bande l'œil gauche le plus atteint et une autre bordée de blessés me transporte dans une ambulance de l'arrière. Je fais successivement plusieurs ambulances du front et échoue dans un hôpital de la zone des armées. J'arrive là la nuit. Un infirmier me conduit dans une grande salle où sont couchés d'autres officiers ; on m'installe dans un lit et l'on me désinfecte la gorge, le nez, les yeux. On répand une poudre sur mes brûlures.

Je reste là q.q. jours ; mon état est stationnaire, l'infirmier, un professeur de séminaire, me donne q.q. livres, entre autres la vie de Camille Desmoulins. On me purge, on me repurge et je ne vais pas mieux. Je supporte mal le lait qu'on me donne. En face de moi est un officier qui est une plaie vivante. Ses jambes, sa poitrine, son ventre tout est brûlé par les gaz. Il est plus à plaindre que moi.

Témoigner

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 3

Je lègue ce recueil à ma fillette Marguerite, je lui demande de le conserver précieusement, il lui montrera que son père a accompli son devoir pendant le cataclysme qui durant 4 ans a mis le feu à l'Europe, et lui apprendra à maudire et haïr la guerre comme je la maudis et la hais.

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGES 15 - 16

Un jour se passe dans l'attente.

Une nouvelle position nous est assignée, au sud du Bois Raquette*. Nous la gagnons aussitôt. Nous trouvons tout le champ de bataille de Champagne. Horreur ! Le sol est jonché de cadavres français. J'ai conservé une vision précise de cet affreux spectacle : le soleil éclaire cette plaine désolée ; le sol est entièrement labouré, les barbelés sont hachés ; près d'une tranchée une rangée de cadavres montent la garde ; sans un trou d'obus un fantassin français, le visage tourné vers l'ennemi, le casque en tête a conservé la position du tireur à genoux. Mort ou vivant ? Je m'approche : un trou béant, noir, du diamètre d'un sou lui ouvre la nuque. Plus loin, les cisailles dans les mains, un fantassin est ployé en deux sur les barbelés qu'il voulait couper. Chaque cadavre a une position à lui. Beaucoup sont tombés en avant, d'une masse, le nez en terre, d'autres conservent les traces d'une lente et atroce agonie.

Nous devons nous installer dans une tranchée occupée quelques jours avant par les Boches que nous avons délogés. Horreur, elle est pleine de cadavres. Il faut d'abord exercer le métier de fossoyeur, une équipe se charge de cette lugubre besogne. Q.q. Français, dont un adjudant de zouaves, sont enterrés décemment, roulés dans une toile de tente ; nos hommes ont la précaution de prendre les pièces qui permettront leur identification. Mais les malheureux Boches, comment sont-ils traités ? 14 ans après je rougis de honte ! A tour de rôle ils sont attachés par une jambe à un fil de fer et hissés, tels des paquets hors de la tranchée ; on les traîne comme des chiens jusqu'à un trou d'obus. Un poilu astucieux ? et coyon** leur plante dans la main un petit drapeau rouge fait avec un bout d'étoffe fixée à l'extrémité d'un fil de fer ; puis d'un grand coup de pied dans les fesses il envoie successivement douze cadavres au fond du trou d'obus. Nous ricanons ; tous les pires traitements ne conviennent-ils pas aux Boches ? Avant d'être enfouis, ils ont été dévalisés mais personne n'a songé à les identifier !

CARNETS DE MAMÈS FAURE-BRAC, PAGE 21

Un jour de calme nous nous dirigeons en avant de notre position pour explorer ce coin du Bois Sabot où de grands combats se livrèrent. Un cimetière allemand attire nos regards ; les croix sont grandes et peintes en noir, comme il convient. Surprise, des tombes françaises que les ennemis ont construites sont dans un parfait état et surmontées elles aussi de croix noires ! Tiens, le Boche n'est donc pas la brute épaisse qu'on nous a décrite ? Et nous qui avons si mal enterré des Allemands en septembre 1915 ?

N'y a-t-il pas de quoi avoir du remords.

Toutes les nuits le Boche marmite soit avec des explosifs, soit avec des obus à gaz. Les gaz sont la frayeur de notre Adjudant Gloeser, un adjudant d'active qui est avec nous, je me demande pourquoi. Quand il les sent, il se précipite sur son masque et ; à demi fou sort de la cagna où il se trouve, même la nuit, se blottit derrière les arbres, s'enfonce dans les tranchées, bref va au devant du danger au lieu de le fuir. Il s'y prend si bien qu'on le renverra à l'échelon, comme incapable. Un fait montre son incurie : il n'a jamais su téléphoner, se servir du combiné de l'appareil téléphonique de campagne. Décidément tous les juteux* que j'ai vus jusqu'à ce jour sont de piètres soldats ; mais s'ils étaient dans une caserne ; quels crampons pour le soldat.

* Juteux : adjudant en argot militaire

**Coyon : couillon

Le 16 avril 1917 grand bombardement intensif ; ce soir, si l'attaque réussit, nous devons cantonner à six km en avant. Notre petit bois abrite des quantités de troupes et de convois qui, comme nous, doivent aller de l'avant après l'attaque. A neuf heures du matin le calme relatif revient ; les troupes qui nous entourent font demi-tour, nous recevons l'ordre de rester sur place. L'attaque a raté et nos blessés sont nombreux. Quant à nos tués n'en parlons pas.

Je n'ai rien à faire, je vais faire un tour en avant et tombe sur un poste de secours. Quel spectacle émouvant. Des quantités de blessés sont allongés sur un pré ; beaucoup ont une face cadavérique qui fait peur. Et on en apporte toujours. Les autos ne suffisent pas à les évacuer à l'arrière. Nombreux sont ceux qui gesticulent, râlent et meurent dans l'indifférence générale. On les laisse là, médecins et infirmiers s'occupent d'abord des vivants, c'est juste. Les pauvres morts ont le temps d'attendre.

Un jour d'accalmie je me rends à Douaumont avec mon capitaine. [...] Je regarde attentivement à droite, à gauche, rien. Nous l'avons dépassé, me dit le capitaine. Revenons sur nos pas, nous nous arrêtons sur ce qui fut Douaumont, pas une pierre, pas un pan de mur, rien, rien. Voilà ce que la civilisation fait des villages.

Le 9 septembre 1918, je suis libéré et rejoins aussitôt mes parents. Pauvres vieux, que vous êtes contents de me revoir sain et sauf après tant de dangers ! Vous allez enfin pouvoir terminer en paix votre votre vie laborieuse et mouvementée. Hélas ; le sort n'en décide pas ainsi puisque un an après ma chère mère nous laisse, suivie bientôt par mon pauvre père. Je me souviendrai toujours des paroles que mon père prononça en entendant sonner les cloches de l'armistice, le 11 novembre 1918.

J'étais près de lui ; il écoute, songe un moment, puis en m'embrassant il s'écrie « Eh ! Bien, maintenant, je puis mourir tranquille »

EN MATIÈRE DE CONCLUSION : j'ai montré je crois suffisamment mais d'une plume malhabile l'horreur que doit inspirer la guerre ; on ne peut, sans frémir et sans rougir de honte, songer qu'au XX^e siècle les hommes puissent s'entr'égorger pendant de longues années, se torturer la tête, faire de longs efforts pour chercher les moyens les plus efficaces pour détruire le plus de vies humaines, pour anéantir le plus de richesses industrielles.

On s'est élevé contre l'emploi des gaz asphyxiants, on a critiqué « ces moyens barbares et inhumains » qu'utilisaient les Allemands, comme si la guerre n'était pas inhumaine et immorale par essence.

Quelle différence y a-t-il en effet entre mourir déchiqueté par un éclat d'obus, brûlé dans un abri à poudre, percé d'un coup de baïonnette, et mourir asphyxié par un gaz mortel. Pour moi je n'en vois aucune, tous les produits employés à la guerre sont à rejeter ou à garder, on ne peut les cataloguer en bons et mauvais.

De même le bombardement des hôpitaux, des villages, des villes éloignées du front a fait pousser les hauts cris. D'abord n'avons nous rien à nous reprocher ? Sommes nous les soldats chevaleresques qu'on se plaît à représenter ? Nullement : à Verdun, de l'observatoire situé près de la ferme des Chambrettes où j'ai vu des brancardiers allemands (leur croix rouge était pourtant visible. Certains même avaient un drapeau blanc avec la croix) gênés dans leur travail par nos obus. Dernièrement à Valence, pendant ma période d'exercices militaires, un capitaine ne s'est pas gêné pour avouer qu'il avait tiré sur une ambulance par plaisir. Et nos troupes coloniales ? Leur emploi ne constitue t-il pas une honte à notre actif ? Qui parlera des malheureux prisonniers que les Bicots ont fusillés à bout portant ; des blessés que les Sénégalais ont achevé à coups de coutelas. C'est ainsi que s'est faite la guerre dite « du droit ».

Je vais même plus loin : non seulement j'approuve l'emploi de tous les procédés barbares (si nous ne condamnons pas la guerre) mais encore je dis qu'il faut les perfectionner, les rendre plus meurtriers encore. Le jour où on ne pourra plus

distinguer « d'arrière » et d' « avant » ; le jour où tout individu sera combattant, où toutes les vies seront menacées, le jour où il n'y aura plus d'individus à l'abri du danger qui ont intérêt à pousser les soldats à l'avant, ce jour-là il n'y aura plus de guerre ; elle sera si terrible que nul ne voudra la déclarer, non par humanité peut-être, mais surtout par égoïsme. La guerre tuera la guerre.

Ce n'est pas que j'ai toujours éprouvé de pareils sentiments. En 1914 j'étais aussi un exalté ; je frémissais d'indignation au récit des prétendues cruautés allemandes (les Boches ont été parfois au-dessous de tout, c'est entendu, mais nous n'aurions pas mieux fait si nous avions occupé l'Allemagne). Je croyais aussi me battre pour défendre la liberté le droit. C'est d'ailleurs cette idée qui m'a permis de conserver pendant 4 ans un moral excellent. L'expérience, la réflexion m'ont amené à une plus juste connaissance de la réalité et si une nouvelle guerre éclatait je me demande bien quelle ligne de conduite me tracerait ma conscience.

Ainsi pendant toute la guerre j'ai été persuadé de la justesse de notre cause. Heureusement pour moi. Une seule inquiétude m'étreignait : elle était relative à mes parents. Chaque jour ils vieillissaient ; avec le chagrin qu'ils se faisaient n'étaient-ils par une proie facile pour la maladie et la mort ?

Aussi leur ai-je écrit chaque jour, sauf à l'hôpital, où je ne pouvais tenir un crayon. Il m'est même arrivé de leur écrire plusieurs fois par jour. J'éprouvais du plaisir à m'entretenir un moment avec eux.

De son côté ma mère m'écrivait souvent, 2 ou 3 fois par semaine ; ses occupations l'empêchaient de le faire plus souvent. Ma pauvre mère a mis de côté celles de mes lettres qui relatent quelque événement ; qui parlent de ma vie. Ces lettres, je ne les ai jamais relues ; je les conserve tout de même en souvenir de mes pauvres disparus qui les ont mouillées de leurs larmes ; mais elles ne sont sûrement pas conformes à la vérité.

Toutes trahissent un optimisme de commande ; jamais, sauf après la guerre, je n'ai dit à mes parents les souffrances que j'endurais, les dangers auxquels j'étais exposé. Peut-être n'étaient-ils pas totalement dupes de mon stratagème, pourtant ils finissaient, je crois, par croire que j'avais une situation privilégiée.

Tout combattant aime à raconter ses prouesses, ou celles de sa compagnie. Généralement il exagère, surtout quand il parle de lui. Mes prouesses, mes actions d'éclat ? N'en cherchez point, elles n'existent pas. Je n'ai jamais accompli d'exploits parce que j'ai toujours eu une vue juste du danger.

Je ne me suis exposé que sur un ordre exprès de mes chefs ou parce que mon devoir me l'imposait. Je n'ai jamais bravé la mort, la crânerie n'est pas mon fait. Je ne me suis jamais exposé inutilement. Je n'ai jamais couru dans un endroit dangereux soit pour y trouver des objets à emporter chez soi, soit pour voir un paysage nouveau. J'ai allié je crois la prudence et le sang-froid.

Par contre je n'ai pas été de ceux qui ont eu perpétuellement la tremblote et qui étaient toujours dans leur cagna. J'avoue que parfois j'ai souhaité avoir la « fine blessure », une balle dans un bras, dans la cuisse, ou même un membre coupé. Il y a eu des moments, en Champagne 1915 surtout, où le découragement m'a pris : la chose est compréhensible ; mais cela n'a jamais trop duré.

Pendant toute la durée de la guerre, j'ai eu une santé excellente ; est-ce la vie au grand air, est-ce la régularité des repas, je ne sais pas mais je me suis toujours admirablement bien porté. J'ai eu rarement des indigestions et encore moins des rhumes. Ce n'est que lorsque j'étais en permission que je toussais avec des maux de tête.

Je n'ai pas perdu tout contact avec mes amis du front. Je suis encore en relations épistolaires avec :

1° le Capitaine Breton 139 Bataillon St Germain Paris (mis en disponibilité par suite de maladie)

2° Marchal, qui fut sous-lieutenant avec moi, aujourd'hui directeur de la fabrique Biarée Protes Delatre à Cambrai 14 rue Lallier à Cambrai.

Je conserve de ces deux frères d'armes un excellent souvenir.

J'ai terminé mes souvenirs sur la Grande Guerre ; je répète ce que j'ai déjà écrit : je n'ai visé qu'un seul but : retracer fidèlement tout ce que j'ai vu, fait, entendu. Mon imagination n'a eu aucune part à ce travail. J'ai laissé dans l'ombre tout ce que ma mémoire n'a pas conservé fidèlement. Je sais bien qu'il existe une vie des images comme il en est une des mots. Mais celles que j'ai transcrites ici se sont-elles bien modifiées depuis que mon cerveau les a enregistrées ? Je ne le pense pas ; elles se sont ancrées en moi si fortement, l'émotion qui les accompagnait toutes était si violente qu'elles sont restées à peu près telles quelles.

Enfin on me pardonnera aisément les lourdeurs, les négligences, les répétitions, l'absence de plan, les incorrections voire les fautes d'orthographe en songeant que ce travail a été fait sans préparation aucune, et couché sur le papier aussitôt que conçu.

Je réunirai tous les documents que je possède sur la Grande Guerre : carnets de préparation de tirs, cartes qui m'ont servi et sur lesquelles je rapporterai les itinéraires que j'ai suivis ; carnets de contrôle des batteries que j'ai commandées etc. A la fin de ce recueil sont collées quelques photos, trop rares à mon gré et prises pendant la grande tourmente.

Pelleautier le 13 juillet 1929

Faure-Brac

Je lègue ce recueil à ma fillette
Marguerite; j lui demande de le conserver
fidèlement; il lui montrera que soy j'ai
accompli soy devoir pendant la catastrophe
qui durent 4 ans a mis le feu à
l'Europe, et il lui apprendra à maudire
a haïr la guerre comme j la maudis
et la haï.

ARCHI'CLASSE N° 44
OCTOBRE 2022

ARCHIVES4
DÉPARTEMENTALES

MAMÈS FAURE-BRAC
SOUVENIRS DE LA GRANDE
GUERRE 1914-1918

RÉALISATION DE LA PLAQUETTE

Textes et conception :

Sylvie Deroche, professeure d'histoire-géographie, chargée de mission au service éducatif des Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence

Recherches :

Sylvie Deroche
Lucie Chaillan et Bérangère Suzzoni,
médiatrices du service éducatif

Conception graphique :

Céline Gugliero, infographiste, service communication des Alpes de Haute-Provence

Relecture :

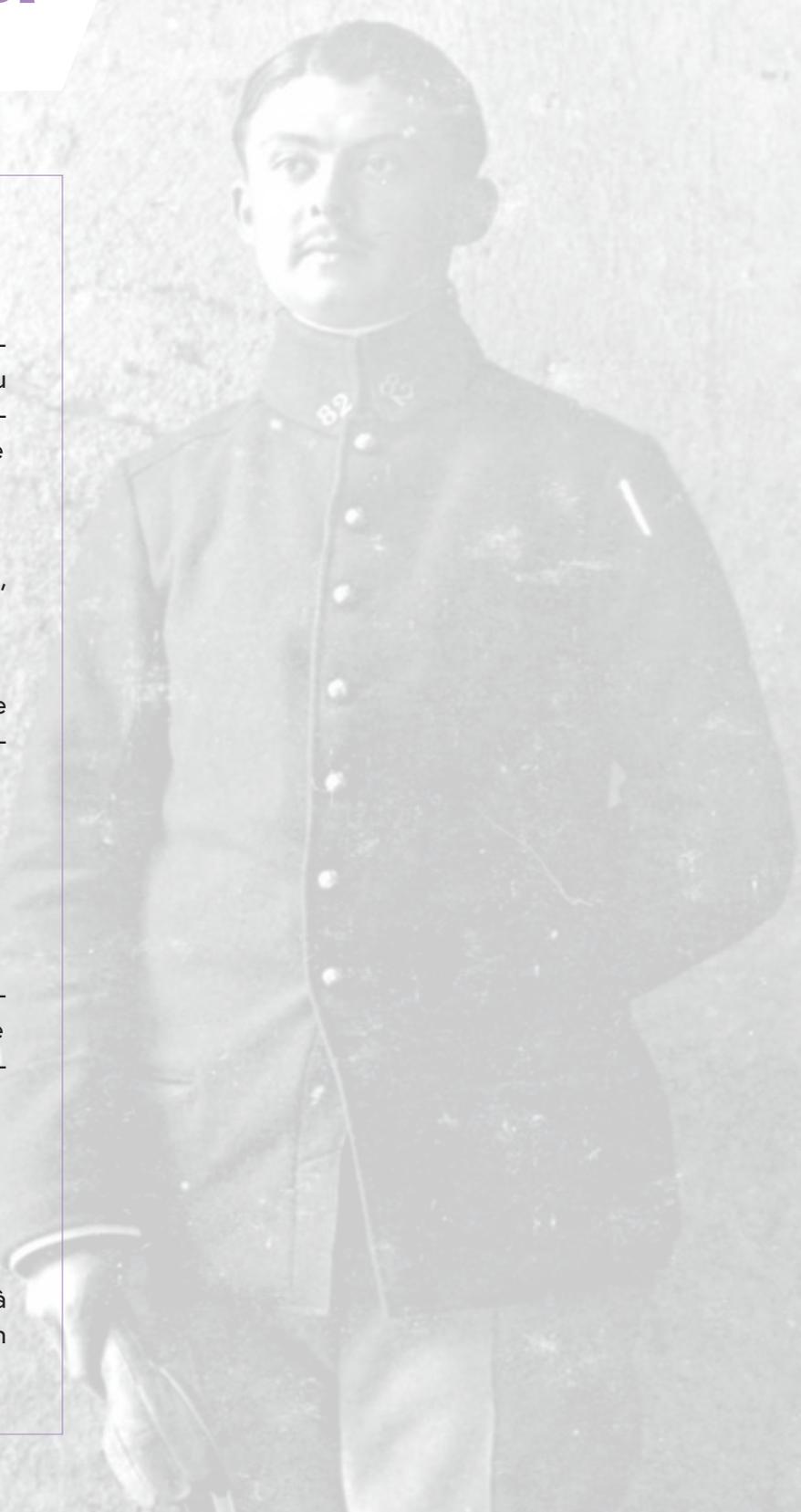
Jean-Christophe Labadie, directeur
Céline Bonnard, directrice-adjointe

Remerciements :

Pascal Boucard, Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence
Christel Clémencet, Archives départementales des Hautes-Alpes
Isabelle Teruel
François Vauvillier
Guy François

Documents :

Photographie, Mamès Faure-Brac à la fin de sa vie, sans date, collection Isabelle Teruel



2 RUE DU TRÉLUS, 04000 DIGNE-LES-BAINS
TÉL : 04 92 36 75 00 / WWW.ARCHIVESO4.FR

ALPES DE HAUTE
PROVENCE
LE DÉPARTEMENT